

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année forment la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LE CIGARE.

— Oui, c'est lui... c'est lui même. — Léon ! — Maurice ! — Est-ce bien toi ? — Parbleu, oui ! embrasse-moi, mon cher Léon... d'où sors-tu, mon ami ? Mais, mon Dieu ! nous ne nous sommes pas vus depuis Louis-le-Grand ! — Depuis sept ans, dit Léon. Que veux-tu ? ma mère m'a retenu dans ses terres au fond de la Touraine ; elle a fait de moi un gentilhomme campagnard. J'ai chassé, j'ai remis des terres en valeur... enfin j'ai obtenu un congé : je viens passer trois mois à Paris. C'étaient deux camarades de collège, MM. Léon de la Roque et Maurice de Ménars, qui s'abordaient ainsi sur le boulevard des Italiens, après s'être perdus de vue depuis plus d'une olympiade, comme ils se le disent en termes classiques. Inéparables sur les bancs de l'école, une fois entrés dans le monde ils ne songèrent plus guère l'un à l'autre ; leur rencontre inopinée revella chez eux une amitié d'enfance, assoupie, mais non éteinte. Maurice en sa qualité de Parisien, voulut avoir les honneurs de ce hasard heureux, et il entraîna son ami à la Maison-Durée, où il l'installa dans un cabinet particulier ; il commanda ensuite un excellent déjeuner, auquel tous deux firent honneur avec un appétit qui rappelait celui du collège, et une bonne humeur naturelle entre deux personnes dont aucune rivalité ni aucun conflit d'intérêt n'avaient jamais altéré les sentiments. Quand les domestiques furent retirés, en laissant les bouteilles de champagne débouchées et dans leurs ceaux de glace, l'entretien devint intime. — Eh bien mon cher Maurice, dit Léon, l'été tient-il les promesses du printemps ? Tu passais pour riche au collège ; as-tu conservé ton patrimoine ? Pas-tu augmenté ? — J'ai doublé ma fortune, répondit Maurice. — Vraiment ! — Oui, par un riche mariage ; et un mariage d'amour ; car j'ai jamais vu une femme comme un fou, Léon, et depuis qu'elle est à moi mon amour a redoublé... Parlez-moi, si au lieu de donner à déjeuner chez moi, je t'ai conduit au cabaret ; je suis seul à Paris, Mlle de Ménars est à la campagne ; je vais la rejoindre ce soir. S'il était raisonnable te l'enlever à Paris, je te proposerais de venir avec moi et te présenterais à ma femme. Pendant ces explications, la figure naturellement enjouée de Léon de la Roque avait pris une expression chagrine assez extraordinaire après un déjeuner où le miel et le champagne n'avaient pas été épargnés. Maurice s'en aperçut. — Qu'est-ce, Léon, lui dit-il, le bonheur dont je suis le contraire ? — C'est toi-même ! — Tu es donc si malheureux ? — Non, mais tu es si riche ! — Tu es donc si riche ? — Tu es donc si riche ? — Tu es donc si riche ? — Tu es donc si riche ?

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

— Des espérances éloignées, dit Léon, des droits éventuels sur la succession d'un oncle d'Amérique. — Du tout, Justine a trois millions en bel or, en bons et beaux quadruples, une monnaie superbe... ; ils sont déposés à la Banque. — Les trois millions ? — Eux-mêmes ; et celui qui aura su conquérir le cœur et la main de Justine sera en même temps l'heureux propriétaire des plus beaux quadruples que j'aie jamais vus, neuf, robinsans, bien cordonnés... En vérité, Léon, Justine est une jolie fille. — Ah ça mais ! s'écria le Tourangeau, tu es donc bien riche, toi pour donner à ta femme une femme de chambre qui a trois millions ! — Oh ! reprit nonchalamment Maurice, je ne suis pas riche ; j'ai trente mille livres de rente. — Tu as donc une femme de chambre plus riche que toi ? — Eh ! mon Dieu, oui. — Voyons, mon cher Maurice, dit Léon, alléché par les trois millions qu'on venait de faire luire à ses yeux, ne me traite pas en provincial, je suis ton ami... Nous ne sommes pas des coquevignes, en Touraine, comme dit maître François. — Je ne te dis rien qui ne soit de la plus exacte vérité. Justine a trois millions, vingt-deux ans, de la sagesse, et la plus jolie figure du monde ; mais, par exemple, si tu parviens à l'attacher et à faire tomber dans la tiéne une main qui sera peut-être vivement disputée, tu ne pourras pas te vanter d'avoir fait le premier battre le cœur de Justine ; Justine est veuve. — Veuve ! — Oui, quelques mois avant mon mariage, elle avait épousé mon valet de chambre... mais elle n'a pas eu le temps de l'apprécier ; à peine si le pauvre George a vécu deux mois avec elle, trois mois au plus... c'est fâcheux, c'était un bon sujet. — Et ce George lui a laissé trois millions ! — George, répondit Maurice, ne lui a rien laissé... ah ! oui, quelques dettes, que j'ai payées. — Explique-toi, au nom du ciel, dit Léon avec une mauvaise humeur mal contenue. — En parlant ainsi, le jeune Tourangeau vida son verre de champagne, et, avançant la main vers une soucoupe ornée qui contenait des cigares, il en prit un et s'apprêta à le fumer. — Que je t'explique comment ma femme de chambre a trois millions... C'est un cigare, mon ami, qui lui a valu cette fortune, et l'histoire de ce cigare est celle de mon mariage, ajouta Maurice. Je te dois ce récit, sans lequel tu ne croirais peut-être un mauvais plaisant : écoute-moi. — M. Maurice de Ménars prit alors à son tour un cigare ; il l'examina avec attention, l'alluma, remplit son verre, et, après avoir ainsi mêlé la saveur de l'air au parfum du Havane, il commença : — Tu sais, mon cher Léon, que j'ai toujours habité le faubourg Saint-Honoré. — Oui, dit Léon, dans une maison qui appartenait à ton père... — Et dont j'ai hérité, reprit Maurice. Et par mon mariage, la maison qui fait face à la mienne est aussi à moi. Un jour, c'était à peu près deux ans après notre sortie du collège, j'étais dans une petite chambre de garçon que tu connais, mes fenêtres ouvertes, mes jalousies baissées, lorsqu'un bruit parti de la rue m'attira à une fenêtre ; je regardai ; la cause du bruit s'était éloignée. En relevant les yeux, je vis à la fenêtre en face de la mienne une jeune fille belle... Tu en jugeras, tu verras ma femme, Léon. — C'est ta femme ! — C'était celle qui devait l'être six mois plus tard ; c'était Mlle Eugénie de la Tour. Elle leva les yeux, s'aperçut qu'on la regardait à travers une jalousie, et la vision disparut. Au même moment, Georges, mon valet de chambre, entra chez moi. — Georges, lui dis-je, quelle est donc cette jeune personne que je viens d'apercevoir dans la maison vis-à-vis ? — La voisine de Monsieur, la fille de M. de la Tour. — Une jolie personne, Georges. — Charmante, Monsieur ; elle sort du couvent. Elle n'est votre voisine que depuis huit jours. — Mon père connaissait un peu M. de la Tour, et moi-même j'avais eu l'honneur d'être reçu chez lui quelquefois ; mais notre voisin était veuf. Quoique riche, il vivait d'une façon assez retirée. Quelques amis de son âge, quelques femmes sur le retour, composaient sa société ; on jouait le whist chez lui. Je m'y étais prodigieusement ennuyé quand mon père m'y avait conduit, et j'avais négligé d'y reparaitre. Dès que j'eus aperçu sa fille, je brulai d'envie d'être de nouveau admis à ces soirées qui, jusque-là, m'avaient paru si fatigantes. Mon père voulut bien m'ouvrir une seconde fois la maison de M. de la Tour. Je vis Eugénie, je lui parlai, je devins un des hôtes les plus assidus de son salon. Pour lui plaire, et surtout pour plaire à M. de la Tour et trouver un prétexte à mon assiduité chez lui, j'appris à jouer le whist, j'étudiai les goûts

du vieillard, je flatai ses manies, je partageai ses opinions. Cependant, mon bonheur avait voulu que mes fenêtres se trouvassent en face de celles d'Eugénie, et tu sais que je mis à profit ce hasard si important pour mon amour. Bientôt Eugénie ne quitta plus sa fenêtre quand elle ne vit à la mienne... Combien de douces heures se sont écoulées ainsi à nous regarder ! Le soir, notre bouche expliquait le langage de nos yeux. J'aimais Eugénie avec toute l'ardeur de mon âge, et je pouvais me flatter d'être aimé à mon tour. Notre naissance était pareille, nos fortunes à peu près égales ; Eugénie était un peu plus riche que moi, j'étais néanmoins un parti convenable pour elle ; je ne songerais qu'à mariage ; et mon père, ravi de m'établir richement, approuvait mon amour. De son côté, Georges, mon valet de chambre, était amoureux. Un soir, après m'avoir mis au lit, au lieu de s'en aller suivant sa coutume, il resta debout devant moi, le visage triste et les yeux noyés de larmes. — Monsieur est bien heureux, me dit-il. — Oui, George, elle m'aime. — Moi aussi elle m'aime ; mais... — Tu as une maîtresse, Georges ? — Oui, Monsieur. — Tu ne me l'avais pas dit. — Hélas ! non. — Et tu l'appelles ? — Justine, Monsieur. — Elle t'aime ? — Oh ! oui, Monsieur, de tout son cœur. — Georges avait vingt ans, continua Maurice ; il était fort joli homme, et je n'ai pas de peine à le croire. — Eh bien ! lui dis-je, puisque tu l'aimes et qu'elle t'aime, de quoi te plains-tu ? — Je me plains de M. votre père, qui ne veut pas que j'épouse... Il faut que je renonce à Justine ou que je quitte votre service. M. de Ménars ne veut pas que son fils ait un valet de chambre marié. Je ne songerais qu'à ma femme dit-il, et plus à Monsieur ; je serais inexact, négligent ; ma femme m'occuperait le jour et la nuit, et quand viendront les enfants, je serai un homme perdu... Plaidiez ma cause auprès de M. votre père, ajouta Georges, vous qui allez être si heureux ; car vous aimez Mlle de la Tour, et rien ne s'opposera à votre union avec elle. Songez, Monsieur, à votre désespoir, si un refus imprévu troubait votre amour, et venez-moi en aide. — Hélas ! en parlant ainsi, Georges ne se doutait pas que son amour était, en effet, menacé d'un grand danger, et que son mariage lui coûterait à lui la vie. Le lendemain même j'instruis Mlle de la Tour des amours de Justine et de Georges ; elle s'intéressa à ces jeunes gens ; ils étaient dans une situation pareille à la nôtre, et nous occupant du mariage de mon valet de chambre, parler de Justine et d'amour, c'était appeler l'attention sur la passion qu'Eugénie et moi nous ressentions l'un pour l'autre. J'intercédai donc auprès de mon père en faveur de Georges. Mlle de la Tour se joignit à moi, et Georges, sans quitter mon service, épousa Justine. — Cette Justine qui maintenant a trois millions ? dit Léon. — Elle-même, mon ami ; elle n'avait alors qu'une très jolie figure et de fort honnêtes qualités. Je puis t'assurer qu'elle possède encore tous ces avantages. — Je vois ce que c'est, reprit Léon ; un frère aîné, parti matelot pour l'Inde ou pour le Mexique, dont la succession inespérée est venue enrichir une pauvre fille qui n'y songeait guère... On ne voit que cela dans les journaux. — Tu te trompes, mon ami ; le fait est devenu très rare, et je crois qu'il l'a toujours été ; d'ailleurs, Justine n'a point de parents ; elle est orpheline depuis l'enfance, et fille d'une mère qui n'avait ni frères ni cousins ; ce n'est pas cela. — Voyons donc, dit le Tourangeau. — Maurice continua : — Ce n'est plus de Georges ni de sa femme que je vais te parler maintenant, c'est de moi. Parmi les personnes qui venaient assiduellement chez M. de la Tour se trouvait un homme de quarante ans, petit, maigre, chétif, noir comme une taupe, et dont le français équivoque et l'accent étranger servaient de texte aux plaisanteries d'Eugénie et aux mièvreries, lorsque, tous deux retirés dans un coin de salon, nous parvenions à nous dérober à l'attention des joueurs de whist ; il se nommait don Tadeo de la Cueva ; c'était un Havanaise, un ami de M. de la Tour, venu en France pour rétablir sa santé, altérée par le climat de Fernambour, M. de la Cueva vivait à Paris obscurément ; il habitait le troisième étage d'un petit hôtel garni, et mangeait, comme nous l'avons vu depuis, dans un de ces restaurants problématiques où l'économie et le besoin de vivre se livrent une guerre continuelle. La table de M. de la Tour lui était cependant ouverte et son couvert y était mis tous les jours ; mais don Tadeo ne profitait de cette faveur que deux fois par semaine. Les jours maigres, ces jours-là il n'osait pas se fier à la cuisine de son restaurant, et venait à six heures s'asseoir à côté de Mlle de la Tour, certain que les poisons et les légumes qui paraissaient sur la table de son ami avaient été accommodés suivant les

commandements de l'Eglise, et de façon à satisfaire le rigorisme d'un chartreux, car don Tadeo de la Cueva était fort dévot. Il observait avec minutie toutes les pratiques de la religion, allait à la messe tous les matins, disait son rosaire à trois heures, et, soit habitude d'enfance, soit distraction, n'abordait jamais une femme sans cette formule en usage dans son pays : Ave, Maria purissima, sin peccato concebida. M. de la Tour parlait volontiers de son ami don Tadeo ; il en faisait l'éloge à tout propos ; il vantait sa naissance, sa probité, sa franchise et surtout sa piété. — Don Tadeo, disait-il, est fort riche, malgré ses habitudes simples et sa façon de vivre plus que modeste : il est cinq ou six fois millionnaire. S'il le voulait, il habiterait un bel hôtel, se ferait servir par une foule de domestiques, et roulerait carrosse. — Il est donc avare, disait mon père, à qui don Tadeo ne revenait pas. — Peut-être, ajoutait M. de la Tour, a-t-il un peu de penchant à l'avare ; mais sa manière de vivre tient plutôt à la simplicité de ses goûts qu'au désir d'accumuler. Cependant, don Tadeo de la Cueva, malgré la froideur que lui témoignait mon père, sembla vouloir s'attacher à moi ; il recherchait l'occasion de m'entretenir ; il paraissait tenir surtout à capter une confiance, à m'arracher mes secrets... J'en avais un... j'aimais Eugénie, et ce secret, je n'avais pas besoin de le dire, on le devinait rien qu'à nous voir, on le lisait dans nos yeux ; le son de notre voix ; quand nous venions à nous parler, nous trahissions. Eugénie semblait partager l'aversion de mon père pour don Tadeo ; elle ne l'écoutait qu'avec répugnance, ne se prêtait qu'avec une contrainte visible aux efforts qu'il faisait pour se rapprocher d'elle ; et, lorsque M. de la Tour reprochait à sa fille de manquer d'égaris et de politesse, Eugénie s'exécutait en riant sur la façon peu intelligible dont M. de la Cueva parlait le français. Moi seul je répondais aux avances de ce Havanaise ; j'écoutais ses longs récits, et quand les parties de whist étaient finies, je lui sauvais l'ennui de rester isolé dans le salon de M. de la Tour, sans trouver à qui parler. Il abusait quelquefois de ma complaisance ; il lui arrivait de temps en temps de me prendre par la main et de m'entraîner avec lui dans le jardin de l'hôtel ; là, il tirait de sa poche l'étui qui renfermait ses cigares de la Havane, en choisissant un avec soin, et me l'offrait en me disant dans son bariquin, moitié français, moitié espagnol : — Es excelente, Monsieur Maurice. Tandis qu'ainsi éloigné du salon, nous fumions tous deux, don Tadeo profitait de l'isolement où il me plaçait pour me parler de M. et de Mlle de la Tour ; il s'étendait avec complaisance sur la rare beauté de la fille de son ami ; ses yeux devaient se baisser en parlant du teint de ses et des lèvres de rose d'Eugénie. Alors je disais comme lui : les amans ont tant d'imprudence et sont si peu habiles à déguiser leurs sentiments ! J'encherissais même sur les louanges que j'entendais donner à Eugénie, et j'avais mon amour, dont la violence se décalait à chacune de mes paroles. Mais don Tadeo n'avait pas besoin de mes éloges, il ne les demandait pas ; ce qu'il cherchait à savoir, c'étaient les sentiments d'Eugénie. Il n'avait pas su ou pas voulu les deviner ; il tenait à les apprendre de ma bouche. J'eus la délicatesse bien naturelle de ne pas vouloir compromettre celle que j'aimais ; alors don Tadeo interpréta mon silence et fit parler mes réticences. Je me le rappelle toujours : son œil noir étudiait les traits de mon visage, et cherchait à lire sur mon front mes plus secrètes pensées. J'étais le plus jeune et le mieux fait de tous ceux qui entouraient Mlle de la Tour j'avais à peine vingt-deux ans, et une femme, forcée d'apier entre don Tadeo et moi ne devait pas hésiter... — Ah ça ! dit Léon, ce vieux coquin de Havanaise était donc amoureux de ta femme ? — Oui, sans en avoir jamais rien dit à Eugénie elle-même ; il paraît qu'il avait conçu pour elle un amour violent, et pour moi une haine aussi violente que son amour. — Je vois ce que c'est, dit le Tourangeau, les millions de Justine préoccupaient singulièrement le Havanaise, n'ayant pas pu obtenir Mlle de la Tour, il s'est rabattu sur la femme de chambre, et... — Tais-toi, Léon, tais-toi, tu déraisonnes... A l'époque dont je te parle, Justine n'était pas au service de ma femme, elle était la femme de Georges. Je t'ai dit d'ailleurs que Justine était sage ; enfin don Tadeo de la Cueva ne l'avait alors pas vue. — Continue, continue, dit Léon, ce don Tadeo te haïssait. — Et il était mon rival, reprit Maurice, sans que je m'en doutasse. Deux mois se passèrent ; j'étais toujours plus amoureux de Mlle de la Tour et toujours plus assidu chez son père. M. de Ménars me prit un jour à part. — Mon fils, me dit-il, vous a aidés chez M. de la Tour sont contraires à toutes les convenances. Un homme de votre âge ne peut pas se montrer dans une maison où se trouve une jeune fille comme Mlle de la Tour sans faire dire de lui ce qu'on dit déjà dans le monde qui nous

entoure et qui nous connaît. — Et que dit-on, mon père ? — On dit que vous aimez Mlle de la Tour, et on ajoute qu'elle répond à votre passion. — Oh ! mon père, m'écriai-je, jamais le monde, qu'on accuse de répandre les bruits les plus vrais comme les plus mensongers, n'a dit une chose aussi exacte que celle-là ; oui, j'aime Eugénie, et elle me rend mon amour. — Voilà qui est bien, Monsieur, dit mon père ; mais c'est moi qui suis coupable de cet amour ; je l'ai fait naître en vous introduisant chez M. de la Tour. Que doit-il penser de mon silence, Maurice ? — Ce que j'en pense, moi-même, mon père, lui dis-je, qu'il dure trop long-temps. Je me jetai dans les bras de mon père ; je le pria, je le suppliai de voir M. de la Tour et de lui demander pour moi la main de sa fille ; mais je voulais que mon père s'y prit adroitement. Il devait commencer par rappeler à M. de la Tour l'ancienne amitié qui les liait l'un à l'autre ; il devait rappeler un voyage entrepris en commun dans leur jeunesse, un service rendu plus tard ; je voulais encore que mon père parlât de sa fortune, qu'il la présentât sous le jour le plus avantageux, et surtout qu'il évoquât à M. de la Tour l'amour que sa fille ressentait pour moi. La délicatesse qui lui fit ma langue devant don Tadeo disparaissait devant M. de la Tour ; je voulais même me faire un titre de l'amour d'Eugénie ; il me semblait qu'un père, loin de contraindre l'amour de son enfant, devait, au contraire, être heureux qu'on lui en indiquât l'objet. Il fut convenu entre M. de Ménars et moi qu'à onze heures ou à minuit il survivrait à toute la société, demeurerait seul avec M. de la Tour, et lui demanderait sa fille. Eugénie, que je devais prévenir, faciliterait cet arrangement en se retirant avec tout le monde, et moi j'attendrais mon père chez lui, je saurais la réponse de M. de la Tour, et je la transmettrais à Eugénie par cette fenêtre où, comme je te l'ai dit, nous passions de longues heures à nous regarder et à parler cette langue particulière que les amans composent pour leur usage et qu'ils comprennent si bien. Ce point convenu, nous allâmes chez M. de la Tour ; l'inévitable don Tadeo nous y avait précédés ; il fut pour moi plus bienveillant que de coutume ; doux et plein d'aménité, il jetait sur moi des regards qui avaient quelque chose de si affectueux, que mon père, qui l'observait, ne put, malgré son éloignement pour ce personnage, s'empêcher de songer que l'amitié du Havanaise pouvait m'être utile (les pères se font si facilement des illusions quand il s'agit du bonheur de leurs fils). Don Tadeo était d'une très mauvaise santé, immensément riche, trop dévot pour songer à se marier, il pouvait se souvenir de moi plus tard, et ce souvenir ne serait peut-être pas stérile ; mon père me voyait déjà possesseur d'une plantation en Amérique. Pour moi, la bienveillance de don Tadeo me fatiguait ce soir-là plus que de coutume ; je voulais trouver le temps de parler à Eugénie des projets de mon père ; j'y parvins après beaucoup d'efforts pour échapper à l'attention de don Tadeo, et enfin cette longue soirée se termina. Ce fut moi qui pris le bras du Havanaise et qui l'entraînai hors de la maison de M. de la Tour ; nous sortîmes ensemble, et quand nous fûmes dans la rue, quand nous eûmes traversé la chaussée, don Tadeo regarda autour de lui : — Et M. votre père ? dit-il. — Mon père est demeuré avec M. de la Tour. — Per la Virgen purissima, me dit-il, ce sont deux bons amis, deux amis d'enfance, et il n'est pas étonnant qu'ils aient quelques petits secrets à se communiquer. En parlant ainsi, don Tadeo tira de sa poche son étui à cigares, en énu un maroquin rouge, releva et l'ouvrit, qui est aujourd'hui en ma possession et que je te montrerai ; don Tadeo ouvrit cet étui, et choisissant un cigare ainsi qu'il le faisait quelquefois : — Prenez celui-ci, dit-il, es excelente amigo. — J'acceptai le cigare on remercia. — Vous le fumeriez ce soir ? demanda-t-il. — Sans doute, avant de me coucher. — A la fenêtre, n'est-il pas vrai ? Et il jeta un coup d'œil accompagné d'un sourire sur les persiennes de mes fenêtres, qui étaient ouvertes. Je t'ai dit, Léon, que mon amour n'était pas un mystère ; le coup-d'œil et le sourire de don Tadeo me prouvèrent qu'il était aussi instruit qu'il pouvait l'être, et que les longues stations d'Eugénie à sa fenêtre, ainsi que les mièvreries, lui étaient parfaitement connues. J'étais sur le point de lui ouvrir mon cœur et de l'instruire de la démarche que mon père faisait au moment même, lorsque Georges, qui venait de s'acquiescer de ce que je venais de lui dire, parut tout d'un coup ; il salua profondément et souleva le manteau de la porte-cochère. A sa vue, don Tadeo me quitta, non sans me recommander l'excellent cigare qu'il venait de me donner ; ce cigare, je le tenais à la main ; la porte s'ouvrit, j'entrai. Georges entra après moi, et, dans le mouvement qu'il fit pour refermer la porte, il me heurta légèrement et fit tomber mon cigare. Il était minuit, et, quoique nous fussions dans l'état, la journée avait été pluvieuse, le payé

de la cour était donc humide; l'excellent cigare de la Havane dut se mouiller en tombant; à feuille parfumée et bien entière qui le couvrait dut se tacher de boue. Je me baissai néanmoins pour le ramasser; mais l'obscurité de la nuit m'empêcha d'en venir à bout tout de suite.

— Monsieur a perdu quelque chose? me dit Georges.

— Oui, un cigare de la Havane que je viens de laisser tomber, et vous êtes cause de cet accident, Georges.

— Oh! Monsieur, que je suis fâché!

— Cherchez-le; si vous le trouvez, je vous le donne.

Georges était fâché. Je le vis emprunter une chandelle au portier et chercher le cigare de don Tadeo. J'entrai dans le salon de mon père pour attendre l'issue de sa démarche auprès de M. de la Tour. Je faisais les plus beaux châteaux en Espagne; dans mon impatience de jeune homme, et de jeune homme bien épris, j'oubliais les exigences de l'Église, les longueurs de la municipalité, et j'ajournais mon mariage au moment où la corbeille serait achetée, le trousseau complet, et où la couturière apporterait les robes; puis je me disais que Paris est un pays féérique, où la baguette d'or a un pouvoir aussi prodigieux que souverain. Je pouvais avoir une corbeille dans deux heures; les linges à compléter un trousseau du jour au lendemain, et les couturières improvisent une robe dans une nuit; je me disais donc que, si les grands parents y mettaient un peu de bonne volonté, il m'était facile d'épouser Eugénie dès le lendemain. J'en étais là de mes rêves lorsque mon père entra au salon; il venait de quitter M. de la Tour.

— Mon fils, me dit-il, M. de la Tour vous refuse la main de sa fille.

Je ne pouvais en croire mes oreilles. Ce ne fut pas de la douleur que je ressentis en entendant ces paroles, ce fut de l'étonnement; il me semblait impossible qu'on me refusât la main d'Eugénie, tellement elle et moi avions peu compté sur un refus.

— Il me refuse sa fille! m'écriai-je.

— Oui, mon ami.

— Et de quel droit?

— Mon père sourit.

— Du droit le plus sacré que je connaisse, dit-il, du droit qu'a un père de disposer de son enfant.

— A la bonne heure, lui dis-je, mon père, à la bonne heure; il ne veut donc pas marier encore Eugénie, il demande du temps.

— Pas du tout, mon fils, Eugénie est promise, et c'est à votre ami don Tadeo de la Cueva.

— Don Tadeo épouserait Eugénie!

— Oui, mon cher Maurice, M. de la Tour aime cet homme, vous le savez, il lui a promis sa fille.

— C'est impossible! m'écriai-je.

— C'est vrai, mon ami, et j'avoue que je n'ai rien eu à répondre à ce que m'a dit M. de la Tour. Don Tadeo est amoureux de la jeune fille, et comme il appuie ses prétentions d'une fortune de cinq ou six millions, c'est à nous de nous retirer devant la richesse. Il y a plus: M. de la Tour s'est servi de l'avou que je lui ai fait...

— Quel avou?

— Ne m'avez-vous pas autorisé à lui dire qu'Eugénie vous aimait?

— Sans doute.

— Eh bien! M. de la Tour pense qu'un homme qui aime sa fille, et qui se vante d'en être aimé, ne peut plus être reçu chez lui, puisqu'il compte donner Eugénie à un autre.

MARIE AYCARD.

(A continuer.)



LA REVUE CANADIENNE.

MONTREAL, 6 NOVEMBRE, 1846.

Le Journalisme.

LES JOURNAUX EN EUROPE ET EN AMERIQUE

LE TIMES DE LONDRES.

Il y a quelque temps nous donnions à nos lecteurs, une statistique intéressante du nombre des journaux dans les différents pays civilisés; aujourd'hui nous revenons encore sur ce sujet, pour dire un mot sur quelques journaux d'Europe, pour causer du journalisme, pour parler de son état en Canada, de son influence et de son avenir.

On peut bien juger de l'éducation d'un pays, par ses journaux, car le journal est le chemin de fer de la pensée; il arrive à toutes les extrémités d'une nation, il se répand, il circule, il atteint tout le monde qui suit lire; et quel est celui qui sait lire qui n'est pas curieux de lire le journal, de suivre pas à pas les événements, d'assister comme témoin aux scènes de la vie des peuples et des pays divers, aux progrès de la politique et de l'industrie, des sciences et des arts?

Ce serait un tableau plein d'intérêt que celui qui nous dirait le journalisme depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à ce jour; si jamais nous le rencontrons, nous le publierons certainement.

En Europe, c'est en Angleterre que le journal a pris les plus grandes proportions. En France, depuis 1830, il n'a fait des progrès remarquables. Dans ces deux pays en conséquence de l'étendue des lumières, des droits du timbre,

etc., l'établissement d'un journal est très difficile et dispendieux. Ils sont généralement aussi l'œuvre de plusieurs associés, qui possèdent et des capitaux considérables d'argent et d'intelligence. Le moindre journal en Angleterre et en France est conduit par plusieurs individus et alimenté par une collaboration nombreuse. Dans ces pays éclairés, les premiers hommes de la nation, les savants, les ministres eux-mêmes écrivent dans les journaux. Il en est de même aux Etats-Unis.

Chez nos voisins, comme en Europe, la presse est véritablement un quatrième pouvoir dans l'état. Le public qui lit le journal est beaucoup influencé par une discussion active et éclairée. Il se range autour des journaux comme autour d'un drapeau. Nos lecteurs savent l'influence de la presse aux Etats-Unis, d'autant plus puissante qu'elle couvre la surface entière du pays. Il n'y a pas un petit village, qui n'ait son journal et souvent deux et trois. Le moindre acte du gouvernement, le moindre fait politique fait le tour de l'Union presque simultanément, surtout aujourd'hui grâce au télégraphe électrique. Dans un pays éclairé, la publicité est nécessaire à toutes les industries, à tous les métiers, aux professions, aux arts, à tout le monde.

L'annonce finement le journal et tout le monde annonce, depuis les grands industriels, les négociants opulents jusqu'au plus obscur trafiquant, au plus pauvre métier. C'est là ce qui explique les succès des journaux en Europe et aux Etats-Unis. C'est aussi ce qui explique les efforts, les prodiges, les merveilles qu'ils font aujourd'hui pour répandre les nouvelles.

Les grands journaux en Angleterre, en France et aux Etats-Unis ont des correspondants particuliers et des correspondants dans toutes les parties du monde. On sait ce que font les journaux de New-York pour avoir les nouvelles de bonne heure. Ils ont des *pit's boats*, qui croisent sur les côtes, pour s'emparer de la moindre information et la faire parvenir au bureau du journal. Le *New-York Herald*, le *Tribune* et le *Courier and Enquirer* dépensent plusieurs mille dollars par an pour cet objet.

Mais c'est le *Times* de Londres qui fait les plus grands prodiges. Peu de gens connaissent ce qu'a fait ce journal et les services qu'il a rendus. Durant la dernière guerre avec la France, les propriétaires avaient à leur service, un des plus fins voliers de l'époque, pour porter leurs dépêches, et le plus souvent le *Times* annonçait les nouvelles au gouvernement même.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner une description de l'établissement du *Times* en 1846. Il est situé dans un des quartiers les plus nobles de la ville de Londres. Quand vous arrivez au *Printing house square*, tout est si sombre et si tranquille que vous ne vous doutez guère que vous approchez du lieu où s'imprime un journal et où se font des affaires, sans exception dans les années du monde. Mais bientôt le bruit de la presse à vapeur, et les légions de *newsmen* que vous rencontrez avec des charges de journaux tout frais et humides vous font reconnaître que vous arrivez aux bureaux du *Times*.

Commencons par la *counting house*; c'est une petite maison en briques, à un seul étage, ayant au-dessus de la porte l'inscription: *Bureau du Times, Malle du soir*. Vous entrez: il y a au comptoir 3 à 4 commis qui mettent en ordre et arrangent les milliers d'annonces qui paraissent chaque jour dans le *Times*. Les annonces sont toutes payées comptant. A côté de la *counting house* est la *press room* et l'imprimerie. Il y a là, 3 machines, qui emploient chacune 8 personnes. En ce moment on en monte une nouvelle qui frappera 8000 feuilles par heure! Il y a quelques années 300 copies par heure, c'était bien, mais le progrès... Le *Times* frappe par jour 25 à 30,000 copies et quand il y a un supplément c'est le double.

Tout est conduit dans le plus grand ordre aux bureaux du *Times*. Chacun a son département et on ne parle pas dans l'imprimerie. Les employés ne connaissent pas ce qui se passe, ils sont en trop grand nombre et tout est divisé de manière qu'il n'y connaît rien. Le rédacteur en chef n'est pas connu des employés. Il y a au *Times* 120 compositeurs qui travaillent au papier. Quand aux redacteurs et collaborateurs, ils sont en grand nombre. Il y en a un appelé, *City Editor*, qui s'occupe des nouvelles locales et de la ville; il y en a plusieurs chargés du département littéraire; d'autres de la critique littéraire et musicale; d'autres aux arts; d'autres à la politique, aux nouvelles religieuses; d'autres aux nouvelles étrangères et des *campagnes*. Enfin il y a ceux qui sont chargés des *lunettes*.

A part de tout ce monde, il y a encore des gens qui écrivent à la ligne, *penning a lines*, les accidents, crimes et faits divers. Il y a ensuite les *Reporters*. La première classe des *Reporters*, sont ceux qui prennent les notes au Parlement; ils sont très instruits et doivent tout connaître. La seconde classe sont les *law reporters*, qui rapportent les précédents des Cours. Le corps parlementaire des *Reporters* du *Times*, se compose de 20 membres. Ils écrivent en sténographie. Généralement ils ne prennent que les discours les plus remarquables, à moins que ce ne soit sur quelques grandes questions; alors ils rapportent tous les débats. Les *Reporters* se succèdent au parlement tous les quarts-d'heure.

Tout le monde connaît avec quelle rapidité les nouvelles les plus importantes sont publiées par le *Times* souvent plusieurs heures avant que le gouvernement en ait eu connaissance. Nous ne citerons qu'un exemple de cette merveilleuse rapidité.

Lors de la première division dans la chancellerie des Communes sur les *Corn laws*, un message royal fut envoyé par sir Robert Peel à *Osborne House*, île de *Wight*, avec le résultat du vote pour l'information de Sa Majesté.

Le *Times* contenant tous les débats avec la division, *of course*, fut aussi envoyé par Express à un correspondant à Portsmouth, qui avait un Steamer prêt à traverser le fameux journal, qui fut remis en toute hâte à Sa Majesté. Quand le Messager de Sir Robert Peel arriva, Sa Majesté lui fit de remercier son premier ministre de sa politesse, mais elle ajouta qu'une demi-heure auparavant, elle avait reçu une copie du *Times* contenant tous les débats et les divisions!

Parmi les items de dépenses du *Times*, il y en a un que nous mentionnons c'est celui de £12 par semaine pour les rabs qui transportent continuellement les Éditeurs et *Reporters*. Les profits du *Times* par année excèdent £50,000 sterling!!

Maintenant que Diable voulez-vous que nous disions des journaux en Canada, après avoir parlé des premiers journaux du monde? Ici en conséquence du manque d'éducation, la circulation des journaux est petite, et la publicité des annonces très restreinte. Le journal ici est presque toujours une entreprise individuelle, et on ne conçoit pas toutes les misères que doit avoir un seul individu à faire son journal. Si le public connaissait ce qui en est, il serait moins exigeant et plus indulgent.

Dans un prochain article, nous parlerons du journalisme en Canada, et de son avenir.

Un journal de New-York mentionne un tremblement de terre dans l'île de Trinidad. Il y a eu quelques bâtisses détruites.

Les patates sont attaquées sérieusement dans le Haut-Canada.

Les libéraux du Talbot District, Haut-Canada, ont donné un dîner à l'Hon. Robert Baldwin, à la ville de Simcoe, comme un témoignage de reconnaissance et d'estime.

Sa Grandeur l'Evêque de Martyropolis a inauguré, ces jours passés, un convent qui vient d'être fondé à Beiril, rivière Chamblay. Mgr. Prince était accompagné d'un grand nombre de prêtres de ce Diocèse.

STARKE'S, MONTREAL SHEET ALMANAC. — Nous recommandons à nos lecteurs deux copies de ce charmant petit calendrier. C'est un véritable bijou typographique, qui fut honneur aux presses de la maison STARKE. Cette feuille, à part des mois, des saisons contient beaucoup d'information sur la ville, les professions, bureaux publics, etc., etc. Nous la recommandons à nos lecteurs comme très complète.

La navigation à vapeur a été interrompue depuis deux ou trois jours sur le St. Laurent, en conséquence de la brume. Mercredi et jeudi les steamers ne sont pas descendus à Québec. Ce matin le *Montreal* est arrivé de bonne heure, il part ce soir à 5 heures.

Depuis 8 jours nous avons ici une température remarquable pour la saison. Le temps est doux, le soleil brillant et chaud. La pauvre terre se réjouit de ce temps-ci, car le bois de chauffage est à un prix exorbitant, \$5 l'érable, le merisier \$4 et ainsi de suite.

Rien de nouveau de Québec; le temps là bas est au calme ici. La flotte d'automne s'en va peu à peu.

La *British Whig* de Kingston dit que l'opinion prévaut généralement que le gouvernement impérial se prépare actuellement à adopter un plan pour la réunion de toutes les provinces britanniques de l'Amérique du Nord, en un seul gouvernement à la tête duquel serait un vice-roi qui aurait sa résidence à Québec. Il y aurait des gouverneurs subordonnés à Frédéricton, Halifax, Charlottetown, etc., chargés de faire exécuter les lois de chaque province, jusqu'à ce que toutes ces lois des différentes provinces, fussent fondées en un code auquel seraient soumis les Provinces-Unies. Selon ce journal, le bureau colonial travaille fortement à ce projet, et c'est ce qui retarderait le départ de Lord Elgin pour le gouvernement du Canada.

Le gouverneur-général de l'Amérique Britannique du Nord, lord Cathcart, est maintenant en pension avec sa famille à l'hôtel Daley. Son Excellence a laissé Monkland mardi dernier pour se rendre à son nouveau logement.

On nous dit que le Major CAMPBELL, seigneur de Rouville, a soustrait la somme de £100 pour aider à relever la Croix de St. Hilaire, qui a été renversée, comme on le sait, lors de la grande tempête.

Accident.—Samuel sir, le *Montréal* étant au quai des Trois-Rivières le second pilote de steamer du nom de Freniere, ayant été frappé à la jambe par une des amirres est tombé à l'eau et s'est noyé. Il a été retrouvé lundi dernier un peu plus bas que l'endroit de l'accident.

Nous recommandons à l'attention de nos familles Canadiennes l'annonce de H. Follenus. Ce monsieur est un de nos professeurs distingués et a fait ses preuves, en formant parmi les jeunes personnes de cette ville, d'excellentes musiciennes. Les avantages qu'auront les élèves de suivre un cours de chant, et d'apprendre les magnifiques chansons de l'Italie, les morceaux de grands opéras, etc. doivent engager ceux qui ont le soin d'un professeur à choisir M. Follenus.

Le nombre de ceux qui forment des projets d'exploitation de mines au nord du lac supérieur se multiplie chaque jour, comme l'activité qu'ils mettent pour parvenir à leur exécution. Rien de plus désirable que de voir leurs efforts couronnés de succès, puisqu'il en résultera nécessairement pour la province une augmentation de richesses, avantage d'une importance d'autant plus grande qu'elle serait le fruit de la plus louable industrie.

Cette circonstance peut en même temps four-

ir matière à des réflexions sérieuses sous d'autres rapports. Rien de plus rare, parmi nous, que l'étude de la minéralogie, quoiqu'à la suggestion d'un de nos concitoyens, qui regrettaient cette lacune dans l'éducation de nos collègues, celui de Montréal ait, depuis longues années déjà, fait venir une collection d'échantillons de minéraux du choix du célèbre Hant. Nous croyons cependant qu'il commence à s'occuper de cette branche d'enseignement à St. Hyacinthe, et au séminaire de Québec qui possède une riche collection.

Le Bas-Canada n'est pas dépourvu de toute espèce de richesses minérales. D'ailleurs on ne peut s'assurer de la chose, plus qu'exploiter le genre d'industrie qui s'y rapporte, si nous d'avons point d'hommes capables d'en faire la recherche avec l'espoir d'utiles résultats.

Nos compatriotes ne devraient pas la laisser faire à ceux qui viennent d'établir ici d'ailleurs, mais la faire dans leur propre intérêt comme dans celui de leur pays.

Sans quelques notions de cette science, il n'est nullement possible de parvenir à la connaissance de cette source de richesse, plus qu'à l'exploiter. L'étude en serait susceptible d'ouvrir une carrière à l'activité de notre jeunesse qui, passant trop souvent ses beaux jours dans les plaisirs et la dissipation, ne se prépare pas seulement de dures privations pour l'âge avancé, mais des malheurs pour le pays lui-même, en négligeant de tirer parti de ses ressources. (A suivre)

Le *Mercury* d'hier rapporte qu'un monsieur qui revenait de la chasse dans le bois en arrière de la Pointe-Lévy vers le milieu du mois dernier, cueilli une poignée de fraises mûres.

FIEF ST. MAURICE ET ST. ETIENNE.

La vente de ces fiefs a eu lieu, telle qu'annoncée, mardi dernier, au bureau de P. B. Dumoulin, Ecuier, l'Agent du Bureau des Terres de la Couronne; et ils ont été adjugés à Henry Stuart, Ecuier, le propriétaire des Forges St. Maurice, pour la somme de £5,000. Le Gouvernement a rendu les Forges St. Maurice pour la somme de £5,575; cette somme ajoutée à celle de £5,900 forme la somme de £11,475, ou un revenu annuel de £688 10, au lieu de £500 que payait l'Honorable Mathew Bell. Il y a donc profit de £188 10, par an; puis la seigneurie du Cap la Madeline sera par ex-la dévastation du bois franc et pourra en outre être cédée ainsi que les fiefs St. Maurice et St. Etienne. Avantage immense pour le gouvernement, pour la ville des Trois-Rivières et la jeune population Canadienne.

Nous voudrions que Mr Papineau rendit également toutes les seigneuries appartenant aux citoyens Révérends Peres Jésuites; il est de bonne politique que le Gouvernement ne soit pas Seigneur en cette Province; et nous espérons voir prochainement en vente les seigneuries du Cap de la Magdeleine et de Baieaux, parce qu'ad ad elles produiraient au Gouvernement plus de revenus qu'il n'en retire; et le public sera plus satisfait. (Gazette des Trois-Rivières.)

CORRESPONDANCE.

On a chanté dimanche, à la paroisse, une des magnifiques messes de Haydn; magnifique sous le rapport de la composition, mais malheureusement beaucoup trop difficile et pour les exécutants et pour l'auditoire. Il y a certainement gloire, quelquefois, à essayer, même sans espoir de réussir, les choses difficiles; mais je crois que, dans un cas pareil, il n'y a ni gloire pour les acteurs ni satisfaction aucune pour le public. Ce projet est nécessairement divisé entre ceux qui aiment la musique et ceux qui y sont indifférents: pour les derniers les chants connus des enfants en bas âge (pour peu qu'ils aient une oreille capable de distinguer des sons) seront toujours les préférés; pour les autres, il est impossible de pouvoir espérer les satisfaire, même en leur supposant l'imagination la plus ample pour remplir les lacunes, avec une exécution pareille. Voilà plusieurs fois que j'entends cette messe; j'ai pu ordinairement la goûter avec l'aide d'un peu d'imagination; mais vraiment dimanche, c'était incompréhensible. Je serais pourtant fâché de paraître faire un reproche à ceux qui ont, je le crois bien, fait leur possible, pour aider à célébrer dignement la grande fête de la Toussaint; mais je me permets de dire que cette musique est tout-à-fait au-dessus des forces non seulement des jeunes messieurs du collège, mais qu'il y a, peut-être peu de villes sur ce continent on l'on pourrait même après quelque étude, leur rendre justice. A part l'organiste, il n'y avait là que le Révé. M. B. qui peut remplir sa partie; mais quand on voit ce Mr. chargé non seulement de sa partie, mais aussi de conduire et de tenir ensemble un chœur entier, composé de novices, pour la plupart, et de le piloter à travers les sinuosités de figures comme celles dont sont parsemées les messes de Haydn et de Mozart, on doit croire que la réussite tiendrait du miracle. En un mot, ces messes à moins d'être exécutées parfaitement ne peuvent donner la dévotion à personne et elles l'ôtent à grand nombre.

Si l'on veut avoir des messes en dehors du plain-chant, pourquoi ne pas prendre celles de Weib, Sparrin, Da Minti et autres, écrites pour des petits chœurs tels que le notre? Il est impossible de faire justice à celles de Mozart et de Haydn avec un chœur limité et qui, en outre, change tous les ans, comme celui du collège. J'espère que l'on voudra bien prendre ces quelques remarques comme elles sont faites: non pas en reproche; bien loin de là: mais comme suggestion et même prière de s'attaquer à quelque chose vraiment à la portée des exécutants et de l'auditoire en même temps. Les mêmes remarques pourraient peut-être s'appliquer dans un autre sens, à la musique trop légère, et adaptée plutôt au piano qu'à l'orgue, que l'on joue quelquefois à l'offertoire.— Q. W. Nov. 1846.

MEXIQUE. — La *Patrie* de la Nouvelle-Orléans a publié, le 23 octobre, un EXTRA dans lequel elle a donné des nouvelles de Vera-Cruz jusqu'au 30 du mois dernier et de Mexico jusqu'au 24; ces nouvelles sont venues par la Havane, et ne nous apprennent que fort peu de chose. Toutefois les paragraphes suivants ne sont pas sans intérêt. Ils concluent, à certains égards, les renseignements qui nous ont été transmis par une autre voie:

Le 17 septembre, les marchands et d'autres résidents, les plus riches du Mexique, se sont assemblés afin d'aviser aux moyens de fournir au gouvernement les fonds nécessaires pour soutenir la guerre; mais, quoique l'on ait des nouvelles jusqu'au 21, on ne publie point le résultat des délibérations de cette assemblée.

Il est de même d'une autre assemblée qui a eu lieu à Vera-Cruz le 23 et dans le même but. Le gouverneur de Chihuahua a été informé de la marche projetée du général Wool sur cette province, et l'Assemblée législative de l'Etat l'a autorisé à prélever 5,000 piastres, au moyen du monopole de la vente du tabac, qu'elle lui a abandonné.

San Luis de Potosi et Mexico ont les quartiers-généraux ou doivent venir se rencontrer les contingents qui doivent fournir les forces Etats pour l'organisation de l'armée.

On annonçait positivement que le siège du gouvernement serait transféré à Toluca.

Le colonel Morco Ugarte écrit de Fray Cristobal, sous la date du 23 septembre, qu'il ne peut rejoindre Arrijo et s'avancer vers le Nouveau-Mexique, par suite de la présence de six mille hommes de troupes.

Le général Nunez Ponce a été nommé gouverneur de Tamaulipas, et Fríasas gouverneur de Chihuahua. Le commandant-général de Jalisco, Yanez, a quitté Mexico pour se rendre à Tepic et San Blas, avec un nombre considérable de troupes, destinées à défendre ces places.

Un journal mexicain du 24 contient le paragraphe suivant qui a quelque importance en ce qu'il prouve l'authenticité de la nouvelle du départ de Santa-Anna pour l'année du Nord:

« La première brigade de cavalerie a quitté la capitale, hier, pour marcher vers Monterrey, et demain le général Santa-Anna se mettra aussi en route. Son départ n'avait été retardé que par le manque d'argent, et afin de le hâter, il a engagé son propre crédit. La grande nation formera le garnison de Mexico; et les autres brigades partiront sans doute demain. » — (Franco-Américain.)

NOUVELLES ETRANGERES.

L'ALLEMAGNE.

L'Allemagne nous présente en ce moment un beau spectacle, celui d'un grand peuple se reconstruisant par les voies pacifiques une nationalité qui n'existait plus guère que dans les souvenirs. L'unité qu'elle réalise, ce n'est pas l'unité par la guerre ou par les congrès, qui ne sont trop souvent que des curées d'Etat, c'est l'unité par le commerce et par l'industrie, par les chemins de fer, par la civilisation. Les éléments, qu'une mauvaise politique avait isolés, relèvent aux nouvelles lois de l'attraction sociale; les tronçons se rapprochent, et le grand corps germanique renaît dans de nouvelles conditions de vie et de prospérité.

Il s'en faut cependant que le Zollverein, cette création si puissante et si féconde, soit une œuvre achevée. Quelques progrès qu'il ait déjà faits, quelque agrandissement qu'il ait déjà obtenu, il est encore incomplet. Il n'embrasse pas tout le sol allemand. L'embouchure de ses fleuves ne lui appartient pas; des États, restés jusqu'ici étrangers, à l'association dominatrice, lui ferment les communications avec la mer; il est emprisonné dans l'intérieur du continent.

C'est surtout du côté septentrional que le Zollverein tourne ses regards. L'Allemagne a environ 14 myriamètres de côtes sur la mer du Nord, et 48 sur la mer Baltique; or, le Zollverein n'en a pas un pouce sur la mer du Nord, et il ne dispose sur la mer Baltique que des ports prussiens; c'est ce littoral qui est l'objet de tous ses vœux, de tous ses desirs. Jusqu'à la mer! tel est le cri qui retentit de toutes parts, depuis Munich jusqu'à Berlin. C'est qu'en effet l'association des États septentrionaux, en complétant l'association commerciale de l'Allemagne, l'éleverait au rang de puissance maritime. Le Zollverein agrandi posséderait des ports; il aurait une marine propre; il aurait un pavillon à lui; il pourrait établir des relations directes et sans passer par les intermédiaires qui l'exploitent aujourd'hui.

Il faut voir comme l'imagination allemande s'exalte à l'idée d'une marine nationale. Ce sont des hymnes en l'honneur de la navigation. « La mer, s'écriait le *Zollvereinsblatt*, dans un de ses numéros, la mer est la grande route de la planète. La mer est le champ d'exercice de nations, la mer est l'arène ouverte aux entreprises de tous les peuples; elle est le berceau de leur liberté. La mer est le riche pâturage où les nations engraisseront leurs troupeaux. Quin'a pas part à la mer, est exclu des biens et des honneurs du monde; il est abandonné de Dieu. Dans la mer, les peuples prennent des bains fortifiants; ils retreignent leurs membres, ils raniment leur intelligence et la préparent aux grandes pensées... Une nation sans navigation est un oiseau sans ailes, un lion sans dents, un chevalier armé d'une épée de bois, un îlot et un esclave. »

Les États septentrionaux, qui séparent le Zollverein de la mer, sont l'Union hanovrienne, le Mecklenbourg, les villes Ansbatiques et les duchés allemands annexés au royaume de Danemarck. Le Zollverein a dû s'adresser d'abord au Hanovre, dont l'accession eût enriehi celles du Mecklenbourg et des villes Ansbatiques; il a ouvert des négociations, mais il a rencontré l'Angleterre en travers, et il a échoué. Le Hanovre, on le sait, est gouverné par un prince anglais. La politique anglaise, l'industrie et le commerce anglais, y règnent souverainement. Pour qu'on n'en doute pas, c'est un monument à la mémoire de Waterloo qu'on a élevé sur la grande place de la ville capitale de cette colonie britannique. Le Hanovre joue en Allemagne le même rôle que Gibraltar en Espagne. Ce sont, en France, les mains de l'Angleterre, de foyers de corruption qui lui livrent l'ap provisionnement de ces beaux pays; des ports hanovriens, elle tient l'industrie allemande en échec. L'in-

fluence anglaise sera-t-elle assez forte pour soustraire encore long-temps le Hanovre et les États voisins à cette pensée de nationalité allemande qui est l'âme du Zollverein, et qui porte avec elle une si grande force d'attraction? Nous ne pouvons pas sur ce point. Mais ce que nous devons faire remarquer, c'est qu'en concluant, il y a plus d'un an, un traité de navigation avec la Grande-Bretagne, et en étendant la durée jusqu'au 1er janvier 1854, le roi de Hanovre a voulu ajourner jusque là la possibilité prochaine d'une solution à laquelle il est personnellement opposé.

Le Zollverein rencontre, dans la réalisation de ses destinées maritimes, des difficultés d'un autre genre du côté du Danemark. Il y a celle du péage du Sund, celle des duchés de Schleswig, Holstein et Lauenbourg. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le Zollverein ne dispose aujourd'hui que des ports que possède la Prusse sur la mer Baltique. Il a donc un immense intérêt à obtenir le libre passage de l'étranger issue qui fait communiquer cette Méditerranée du nord avec l'Océan. Or, le détroit du Sund est dans la dépendance du Danemark, qui est en possession d'y prélever un péage en vertu de droits reconnus par des traités qui remontent à deux siècles. Bien que le tarif du Sund ait subi des modifications par suite des conventions de 1811, il n'en est pas moins encore très onéreux, et il représente un impôt de six millions perçu sur les marchandises qui passent de la Baltique dans la mer du Nord, et vice versa. On comprend que cet impôt pèse plus lourdement sur les nations voisines. Aussi excite-t-il les plus vives réclamations en Allemagne; on le considère non sans raison comme une sorte de tradition des coutumes féodales, et les journaux le comparent à ces tributs onéreux, à ces exactions des temps de barbarie qu'on subissait, faute de pouvoir s'y soustraire. La Prusse avait pris l'initiative en mai au nom du Zollverein; elle avait fait des propositions de rachat, et menaçait le cabinet de Copenhague au nom de la liberté des mers, en mettant même en avant un projet de canal maritime, dont les issues auraient été placées en dehors du rayon légal de perception, et qui eût permis de se dérober au péage.

Mais le Danemark a résisté; il a objecté qu'un rachat partiel en faveur de la Prusse souleverait des difficultés sans nombre; il a fini par tempérer, et la Prusse a dû consentir, par un traité tout récent, à la continuation du tarif ancien. Du reste, ce n'est évidemment que partie remise, et l'Allemagne reprendra la question tôt ou tard.

Le second différend qui sépare l'Allemagne et le Danemark, puise également toute son importance dans un intérêt maritime. Il s'agit de l'accession des duchés de Schleswig, de Holstein et de Lauenbourg. Ces duchés sont allemands; ils ont été annexés et non assimilés à la monarchie danoise; à ce titre ils sont restés sous l'empire de la loi allemande qui ne reconnaît pas la succession féminine; et, comme une extinction est prochaine dans la descendance mâle de la famille régnante de Danemark, ils doivent se séparer alors de cette monarchie pour tomber sous le droit successoral de la confédération. Le roi de Danemark a essayé de soustraire ses États à cette division par une lettre-patente en date du 8 juillet dernier, qui avait pour but de prononcer l'incorporation des duchés sans réserve aucune de leur nationalité et de leurs droits distincts. Mais l'Allemagne s'est émue; on en a appelé à la diète germanique, que s'est déclarée compétente, et si la résolution qu'elle vient de publier est inébranlable, elle ne règle pas définitivement l'ordre de succession des duchés, au moins réserve-t-elle explicitement les droits de la confédération et ceux des agents.

Nous disions que si cette question des duchés avait excité un intérêt si vif en Allemagne, c'est qu'elle se rattachait à l'avenir maritime du Zollverein. En effet, l'accession du Hanovre est devenue difficile et éloignée, celle des duchés peut lui offrir une compensation et l'aider à prendre patience. Par leur position géographique, ils sont en possession des points les plus favorables aux relations commerciales de l'Allemagne. Le passage du canal de Schleswig-Holstein, sur lequel la circulation s'élève à près de quatre mille bateaux par an, lui faciliterait les communications entre la mer du Nord et la mer Baltique. Le duché de Holstein lui donnerait le seul port du sud de la mer Baltique qui puisse abriter de grands vaisseaux de guerre, le port de Kiel, qui a dix-huit mètres de profondeur, tandis que les autres n'en ont pas plus de quatre. Voilà pourquoi la confédération germanique attache une si grande importance à ce que les duchés conservent une condition nationale qui doit les faire rentrer dans leur patrie commune.

L'espérance fondée du Zollverein, s'est que, du jour où les duchés feront partie pour leur propre compte de la confédération, ils seront éminemment comme des satellites dans cette ligne politique et commerciale à laquelle ils s'associeront ensuite plus intimement. S'il ne s'agissait que d'accroître son territoire de quelques centaines de kilomètres carrés et sa population de quelques centaines de mille d'habitants, le Zollverein se serait probablement montré moins vif et moins passionné dans cette question. Mais la conquête des duchés est pour lui un intérêt de premier ordre. Il y va de toute sa politique commerciale, de l'ensemble de son développement manufacturier, de son avenir naval. Il faut qu'il s'établisse solidement sur ces rivages du Nord.

Que si nous envisageons, au point de vue français, ces tentatives de constitution maritime que l'Allemagne fait en ce moment, il semble que nous devrions les voir avec satisfaction et les favoriser. La marine allemande est appelée à s'unir aux autres marines secondaires, pour se ranger du côté de la France en faveur de l'affranchissement commercial du continent

et de liberté des mers. On n'a pas oublié les antécédents maritimes de la Prusse. Frédéric, qui avait réclamé, lors de la guerre de 1746 entre la France et l'Angleterre, pour l'indépendance de son pavillon, violée par les Anglais, ne fut pas le dernier, dans la guerre d'Amérique en 1781, à entrer dans la ligne formée pour faire respecter les droits des neutres. L'Allemagne doit être notre alliée naturelle dans cette belle cause. L'union de l'Allemagne et de la France, a dit un grand écrivain, c'est le frein de l'Angleterre et de la Russie, le salut de l'Europe, la paix du monde.

Le gouvernement français n'a malheureusement pas compris les grands intérêts politiques et commerciaux qui devaient nous porter à secondar la tendance du Zollverein à s'étendre vers le nord et à fonder sa puissance maritime. Loin de se montrer favorable à ses projets, il les a au contraire entravés. Il s'est montré hostile à l'accession du Hanovre; il s'est prononcé pour le maintien des droits du Sund, et récemment encore il a pris parti pour le Danemark dans la question des duchés. Ce sont, il faut bien le dire, autant de sacrifices qu'il a faits à l'alliance anglaise. L'Angleterre, cela est facile à concevoir, est intéressée à contrarier l'avènement d'une nouvelle puissance qui viendrait réclamer sa place sur les mers; elle ne veut pas d'une marine qui pourrait lui disputer le commerce de la mer Baltique et de la mer du Nord; elle tient à rester, autant que possible, maîtresse de l'approvisionnement de l'Europe centrale. Mais Devions-nous l'aider dans cette guerre sourde contre les destinées maritimes de l'Allemagne? Devions-nous oublier que, pour tenir tête à la dominante des mers, la marine allemande se présentait comme l'auxiliaire de la nôtre, et avait droit d'attendre de nous encouragement et protection? — (Constitutionnel.)

CÉLÉBRATION A ROME DE LA FÊTE DE LA NATIVITÉ. — Il est d'usage que tous les ans, le jour de la Nativité, le Pape aille entendre la messe à Santa-Maria-del-Popolo. Or depuis huit jours, dit la correspondance à laquelle nous empruntons ces détails, Rome n'est occupée que des préparatifs de cette fête. Toutes les familles se sont concées pour lui donner le plus d'éclat possible. La dépense est énorme, mais elle se réduit pour chacun à un très-faible sacrifice d'argent, tous ayant voulu y contribuer. Des hier toute la ville était illuminée, sauf les édifices publics. Ce matin le Corso offre le coup d'oeil le plus magnifique. Dans toute sa longueur, qui est de plus d'une demi-lieue, on a disposé de six pas en six pas un double rang de lanternes aux couleurs papales, c'est-à-dire jaunes et blanches, avec cet inscription qu'on rencontre du reste partout: *Viva Pio IX.* Les poteaux qui supportent ces lanternes sont illuminés de nuit. Toutes les maisons sont richement tendues. Dès huit heures du matin, tous les balcons et toutes les fenêtres étaient occupés par les plus belles femmes du monde chrétien, tandis que les rues et les places publiques étaient remplies par une foule compacte et traînant effrayante pour qui ne saurait pas combien la foule est peu dangereuse à Rome. Le seul risque qu'on ait à courir, c'est de perdre son foulard, ce qui m'est arrivé.

À l'extrémité nord du Corso, entré Santa-Maria-de-Mercedi et Santa-Maria-del-Monte-Santo, on a élevé un arc de triomphe, véritable chef-d'œuvre improvisé en quelques jours. Sur l'entablement en face du Corso, on lit cette inscription: *Onore, gloria a Pio IX qui habuit un giorno per consolare i sudditi, maravigliare il mondo.* Enfin, sur la place du Peuple un amphithéâtre adossé à la pyramide et regardant l'arc de triomphe était occupé par la musique de la garde nationale, qui pour le costume comme pour l'exécution, a quelque ressemblance avec celle du Cirque des Champs-Élysées.

Hier les bateaux à vapeur du Tibre amenaient à Rome des paysans venus d'une distance de plus de vingt-cinq lieues; à six heures du matin on voyait déboucher par toutes les portes, par toutes les rues dominant sur le Corso, la population des campagnes; des familles entières, depuis le vieillard jusqu'aux plus petits enfants, et bien d'autres étaient arrivés de la veille. Ces braves gens voyageant à peu de frais; ils n'ont en plein air les provisions qu'il ont eu soin d'apporter avec eux; ils se lavent dans les fontaines publiques et couchent sur les dalles des portiques qui leur servent d'auberge et qui hier soir étaient encombrés.

La population fixe de Rome est de 170.000 âmes. Je ne crains pas d'affirmer qu'aujourd'hui elle s'élève au moins au double de ce chiffre. C'était un coup d'oeil admirable. Mais ce qui est plus admirable encore, et ce qu'on ne saurait rendre, c'est l'enthousiasme qui a éclaté dans cette foule immense quand le Saint-Père a passé au milieu d'elle. Représentez-vous plus de deux cent mille voix qui crient ensemble pour un seul homme, sans parler des mille et une manières que les Romains ont inventées pour faire comprendre au pape combien ils lui sont dévoués. Je me disais, en voyant tout cela, qu'on serait mal venu de vouloir couper court, d'une façon quelconque, à ces démonstrations, à cette joie populaire, si vive, si respectueuse et si encourageante pour l'avenir. Depuis quatre ou cinq jours, on ne pouvait plus se procurer de fleurs à Rome; elles étaient hors de prix; on les avait accaparées; elles ont reparu aujourd'hui sous forme de guirlandes, de couronnes et de bouquets qui pleuvaient de toutes les fenêtres sur la voiture pontificale.

Après la messe, le Saint-Père est rentré au Quirinal, au milieu du même concours et des mêmes démonstrations. La foule s'était portée sur la place de Monte-Cavallo; bientôt la loge s'est ouverte, et le pape a donné la bénédiction. La prière d'usage était déjà commencée que les cris continuent encore. Le pape a fait un léger mouvement de main, et aussitôt un grand silence s'est fait; plus de cent mille hommes sont

tombés à genoux. On ne saurait rien imaginer de plus solennel, de plus majestueux que cette cérémonie qui n'a pourtant duré que dix minutes au plus. Le peuple romain est un excellent peuple. Sa reconnaissance et son amour pour Pie IX sont doublés, parce qu'il sait les obstacles qui entourent le pape. Le cri par lequel il le salue de préférence est celui-ci: *Corragio! Sante Padre, Corragio!*

IRLANDE. — M. O'Connell a adressé une lettre au secrétaire de l'Association du *Repeal* dans laquelle il donne quelques avis aux propriétaires irlandais dans les circonstances fâcheuses où se trouve la population, par suite de la famine. M. O'Connell pense que l'intervention du gouvernement est absolument nécessaire et que les plans adoptés pour procurer des travaux à la classe ouvrière au moyen d'emprunts sont insuffisants et illusoire. M. O'Connell voudrait que les personnes aisées de chaque localité envoyassent des Députés à Dublin afin d'adopter un système complet de secours, auxquels contribueraient le gouvernement et les particuliers. Cette réunion de députés devrait s'adresser au ministère et à la couronne elle-même, pour solliciter la réunion immédiate du parlement. Une demande ainsi adressée ne pourrait manquer de réussir. Du reste, l'association du *Repeal* diminue tous les jours, et un grand nombre de personnes de marque demandent leur radiation.

— Le dernier recensement de la population de l'Algérie qui a eu lieu en 1845, donne, savoir: Pour la province d'Alger, 39,966 habitants européens.

— de Constantine, 9,135 —
— de d'Oran, 10,185 —

Total, 59,236 habit. europ.
Dont: 28,163 français, 5306 Anglais et Anglo-Malgais, 17,370 Espagnols et Portugais, 4,984 Italiens, 2,787 Allemands, Suisses et Belges, 147 Russes, Polonais et Grecs. Sur les 39,283 habitants, il y a 25,393 hommes, 14,089 femmes et 18,708 enfants. Le total général de la population indigène était de 82,423 hommes; le 31 décembre 1844, il existait dans les villes et localités soumises au régime civil 2872 nègres, dont 1,595 libres et 1277 esclaves.

LA SONNETTE DE LA SAGE-FEMME. — Il paraît que le petit Bixio est le farceur en titre du village de Bologno. Il n'y a pas de bonne fête sans lui: la grosse bouclière, le rouge charcutier, l'épous gargon épiciier, rient d'avance quand ils le voient de loin. La gaité est contagieuse.

Bixio n'est occupé qu'à une seule chose, à chercher des nouvelles farces... Quand il se leve le matin, il s'écrite en se frottant les mains: « Ah! j'en tiens une de farce! » Et tout le village se jame d'avance!

Mais depuis quelque temps le petit Bixio ne varie pas assez son programme. Il a choisi une victime, qu'il prend pour but de ses mystifications et il s'acharne après elle. Et ce qui nous fait croire que Bixio baisse, c'est qu'il fait tous les jours la même plaisanterie.

Bixio est en police correctionnelle. Comme prévenu? Non, comme plaignant. Cela vous étonne, sans doute. Nous en sommes, pardieu, tout aussi étonnés que vous.

Le prévenu est un homme d'une taille colossale, ancien tambour-major aux zouaves, aujourd'hui comme voyageur pour les absinthies. Il a le teint bronzé, la moustache en aéroche-cœur et le geste rond.

Nous remarquons dans l'auditoire une dame de Page des femmes de trente ans, qui jette sur lui un regard plein d'intérêt.

Le petit Bixio est appelé à expliquer sa plainte. Il y avait à St-Cloud, dit-il, une Dame qui était en mal d'enfant... Alors on m'a chargé d'aller chercher une sage-femme... La femme de trente ans. — Oh! le menteur! le menteur!

Bixio. — Alors, j'ai été sonner à la porte de Mme Laridon, ici présente. Au lieu d'elle, c'est ce monsieur là qui est sorti, et qui m'a appliqué une volée terrible... il tapait... Le prévenu d'une voix terrible. — Comme sur un Bédouin... c'est vrai!

Bixio, reculant. — Voyez-vous! il en convient; sans la patrouille qui est venue à mon secours, j'étais fléchi. Aussi je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire: Merci patrouille! Je me suis permis ça parce que je les connaissais tous... c'étaient des amis.

Mme Laridon, femme de trente ans. — M. Bixio comment une infinité de menteries. Il n'y a pas d'horreurs qu'il ne m'ait fait depuis un mois. Tous les soirs il vient sonner à ma porte... Je me lève en camisole, je me mets à ma fenêtre au risque d'attrapper un rhume, et monsieur me crie: « Dites donc, la vieille, venez donc vite... la femme du Grand-Turc accouche. »

Le lendemain c'est la femme d'Abd-el-Kader, et puis l'imperatrice de la Chine, et puis un tas de bêtises comme ça. Voyant que cette infamie ne finissait pas, malgré toutes mes plaintes, j'en ai parlé à mon cousin, M. Narcisse. Il a eu la complaisance de venir coucher chez moi, sur une chaise, et quand mon bonnet est arrivé, il a eu la récompense qu'il méritait. M. le président, un prévenu Narcisse. — Avez-vous quelque chose à dire? Le prévenu, de la même voix terrible. — J'ai voulu venger la beauté, je ne me repens de rien. Narcisse le zouave est condamné à 25fr. d'amande. Bixio. — Et mon pantalon qui a été déchiré... Narcisse. — Oui, à coup de bottes... Bixio. — Je demande des dommages et intérêts. M. le président. — C'est jugé. En quittant la salle, le petit Bixio laisse respectueusement passer devant lui M. Narcisse.

A NOS ABONNÉS & CORRESPONDANS.

Nous avons reçu depuis quelques temps plusieurs lettres, par occasions, qui devaient être accompagnées d'argent et qui ne l'étaient pas. Nous avons écrit aux parties intéressées; mais nous croyons devoir mettre nos abonnés en garde contre ce mode de nous faire parvenir des remises. Les gens nous oublient, nous ne remettons ce qu'on leur confie, qu'après un long délai et souvent pas du tout. La malle est un sûr moyen de faire ces remises. Envoyez donc par cette voie.

CEUX qui nous adressent des manuscrits, correspondances &c., voudront bien en garder copie: car nous les prévenons qu'à nos bureaux, nous ne remettons dans aucuns cas, ces manuscrits.

Nous remercions notre ami A. K. de St. M. pour le coût de l'agenda.

Reçu de P. G. Rivière Onelle, un semestre d'abonnement à la Revue et à l'Album.

Nous avons reçu la suite du manuscrit de CHARLES GUERIN. Il paraît, cette fois, que l'auteur s'est mis à l'ouvrage sérieusement; nous sommes heureux d'apprendre qu'il veut nous donner une bonne livraison pour notre prochain Album.

REVUE DE LÉGISLATION, ET DE JURISPRUDENCE.

Les abonnés à cette publication voudront bien payer leur abonnement pour l'année écoulée, d'ici à quelques jours; autrement, les coupures seront mis entre les mains d'un procureur pour collection.

La Malle d'Angleterre du 19 octobre attendu aujourd'hui en cette ville, n'est pas arrivée. Comme elle viendra sans doute ce soir ou demain matin, nous donnerons les nouvelles dans un *extra*; il est probable que nous aurons le départ certain de notre nouveau gouverneur lord Elgin, qui, dit-on, se marie avec une Marseillaise, avant de s'embarquer pour le Canada.

En attendant lord Elgin, le monde politique est dans un calme profond: le journalisme qui n'en est que l'écho, n'a rien à dire.

Mariages.

A la Rivière du Loup, le 27 d'octobre par Messire H. Lottinville, Auguste Lamy marchand à Mlle Marie-Caroline Béland, troisième fille de M. J. Bie. Béland, tous deux de même lieu.

En cette ville mardi dernier, par Messire Fay, M. Augustin St. Louis, fils du capit. St. Louis, à Mlle Eliza, fille aînée de Pierre Cadieux, écuyer de cette ville.

Décès.

En cette ville le 3, Joseph, enfant de M. Orr âgé de 3 mois.

A la côte St. Antoine le 1er Dame Ann-Eve Waldorff, veuve de feu Simon Clarke Ecr. âgée de 91.

Par J. D. Bernard. MARCHANDISES NOUVELLEMENT IMPORTÉES VENTE ÉTENDUE DE MARCHANDISES D'AUTOMNE ET D'HIVER Par lots par catalogue.

LUNDI le 16me jour de NOVEMBRE prochain et les jours suivants.

Au Magasin de M. A. PREVOST, le 16 il sera offert au Coinmece par Eneux Public un des meilleurs assortiments de Lainages, Soies, Toiles et Cotonnades, qui n'ont jamais été offerts par Vente Public consistant en: Draps Superfin et fin, Draps de Castor, Plats Crainrien, Linceuls du Pays, Casimirs de soie, Draps d'Angole, Draps d'Orégon, Serges, Carisot blanc, étoffe à manchettes, Gala d'Inde, Gambols, Plats de Laine, Flanelle de couleur assortie, Baise Bourgeois et Fatigue, Drap de Buffalo, Cot en gros, Swanskins et Swansdowns, Droyet imprimé, Shalles de Coton et de Laine, Bas, Guants Brevetés, Filles, Boutons, Couvre-pieds, 100 paires de Pantalons, etc., etc.

— AGRICULTURE — Pour être vendus par ballot. 20 balles de Couvertes, Markins, Rose et Point, 10 do de Coton gris, 27, 30, 33, 36, et 40, pouces de large, 4 do de Toile ou Canvas No. 1 à 4, 3 do Couvertes de couleurs pour chapeaux, 5 Caisnes d'Inde d'automne d'un goat nouveau, 5 Balles de Tapis superfin, 1 do de Tapis d'écarter, 1 Caisne Souffler de tapis, 200 douz. de Poches du Pays, 50 douz. Ceintures rouges, 2 Bouteaux de Boutons assortis, 4 Caisnes Toile Cirée, 4 Balles de Coton blanc No. 6 à 10, — FERMES LISBONNE — La vente chaque jour à UNE heure 6 nov. J. D. BERNARD

VENTE SPECIALE DE CHEVAUX SLEIGHS ROBES, HARNOIS, &c.

CETTE vente se fera MERCREDI le 11 Novembre au officra plusieurs beaux Chevaux Sleighs, Robes &c. avec une variété de Harnois Doubles et Simples. Les Chevaux et sleighs suivants sont déjà sur la liste: — Une paire de Juments, Baises, bien semblables, avec doubles Sleigh et Robes. Un cheval, brun, 16, mains de haut, le plus beau cheval de bataille du Comté. Un beau Hongre, bai, qui appartient à un officier maintenant en Angleterre. Un Hongre, bai, bien connu ici, appartenant à un fonds de Baquerotte. Un bœuf "Cub" appartenant à un Officier. Une Jument grise, et un Hongre bai, bien assortis de forces vigiles. Une Jument grise, de 6 ans, garantie saine. Une do de sur l'âge, de belle allure, et se portant très bien.

— AGRICULTURE — Plusieurs Sleighs, doubles et simples. Robes, assortiment superbe de peaux d'ours et de Loup, &c. Une Sleigh, avec Peaux d'Ours blanc, Harnois double et simple. Vente à MIDI. JOHN JONES. N. B. — Le prix de 7r. 6d. sera exigé pour chaque cheval, — les autres choses en proportion, — pour payer les arriérés, &c. Mr. Jones sollicite l'attention du public à cette vente, tant à la vendeurs que des acheteurs. Ceux qui désirent se débarrasser de leurs animaux, voudront bien les entrer au moins trois jours avant la vente pour les insérer dans un catalogue. nov. 1846.

LE STAMBOAT PIONEER BIEN CONNU.

VENDREDI, 13 courant, sera vendu à l'encan, le Bateau à vapeur PIONEER, à l'ancre maintenant dans le Bassin du canal de Lachine. Il est bâti depuis 6 ans, et a été complètement calfaté, peinturé et chaudière réparée avec une boîte à vapeur ajoutée cet été. Il est bien connu dans la branche de transport. Ceux qui désirent l'acheter, peuvent le visiter en s'adressant au capitaine à bord.

Conditions faciles. Vente à ONZE heures à bord. JOHN JONES, 6 novembre 1846.

BRAZEAU & JOUTRAS, Marchands Tailleurs, Rue St. Paul, No. 123, VIS-A-VIS LE MAGASIN DE ROBERTSON, MASSON & CIE. 6 nov.

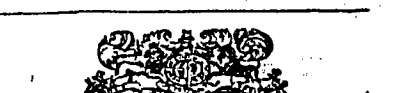
MAGASIN ET MAISON A LOUER Le sousigné offre à louer dans la rue St. Paul le magasin et la maison ci-dessus occupés par J. BOULANGER Ecr., LOUIS PLANONDON, Montréal 6 novembre 1846.

MUSIQUE ET CHANT.

M. FOLLENUS annonce respectueusement qu'il a l'honneur de venir, il fera quelques charges extra sur des élèves, qui en outre des leçons de Piano, désirent suivre un cours de chant, et à ceux qui ne parlent pas l'Italien M. F. sera heureux d'enseigner des chansons dans cette belle langue, si admirée. Il interprétera ces chansons du maître à éléger toutes difficultés. Montréal, 6 Nov. No. 10 rue Cadé.

EN VENTE A la Librairie Canadienne D'E. R. FABRE & Cie.

TOULLIER, Droit civil français 15 volumes in-8o. DOVERGIER, Continuation de Toullier 6 vols. in-8o. TROMPONG, Droit civil expliqué 15 vols. in-8o. PARDESSUS, Cours de droit commercial 6 vols. in-8o. BELLOT, Loi de la procédure civile du canton de Genève 1 vol. in-8o. DARD, Code civil avec des notes indicatives de lois romaines etc. 1 vol. in-8o. CARRÉ & CHAUVEAU, Les lois de la procédure civile 7 vols. in-8o. LOCHÉ, Esprit du code Napoléon 7 vols in 8o. VASSEROT, Nouveau Manuel des Experts in 8o. HOUSSQUET, Dictionnaire des prescriptions in 8o. FSNALOU, Faillites et Banqueroutes 3 vols. in 8o. VANHUFFEL, Contrat de louage 1 vol. in 8o. QUENAU, Traité des assurances 1 vol. in 8o. GRUNAU-JOLIAT, Traité des assurances 1 vol. in 8o. PLASMAN, des contre lettres 1 vol. in 8o. 6 Nov. 1846. Rue St. Vincent No. 3.



Sites de Moulins de prix.

AVIS est par les présentes donné que Trois Sites de Moulins de Prix, sur le canal de Lachine, savoir Deux situés sur le côté sud du bassin au dessus du lock n. 2, marqué sur le plan n. 10 et 11 et l'autre sur le côté nord du lock n. 2, seront vendus par encan public au Bureau des Travaux Publics, VENDREDI, le 20 NOVEMBRE prochain, à MIDI.

Le plan du terrain et les plans et devis relatifs à la manière de prendre l'eau, &c., pourront être vus au Bureau Public et après le Premier Novembre, auquel temps on pourra obtenir toute autre information du Parquet. Ses lots sont particulièrement bien adaptés à la construction de Moulins à Farine, ou de Manufactures, étant dans la Cité, sur les Bassins du Canal et de facile accès, tant par terre que par eau. La chute au niveau ordinaire du Fleuve sera, pour les lots 10 et 11, d'environ 20 pieds, et au lock n. 2 de 13 pieds, avec une quantité considérable d'eau à chacune, pour faire marcher des Moulins.

Par ordre, THOS A. BEGLY, Secrétaire. Bureau des Travaux Publics, Montréal, 20 oct. 1846.

GRAND ASSORTIMENT DE POELES NOUVEAUX.

LES SOUSIGNÉS viennent de recevoir de plusieurs Fonderies des États-Unis, entre autres de celles de St. Albans, Troy, Albany et Plattburgh, outre leur assortiment complet ordinaire, une grande variété de POELES sur des modèles nouveaux et approuvés, de toutes espèces comprenant des cylindres pour brûler du charbon et du coke, des Poêles Banner, Victory, Farmer, Troy et Air tight, et les célèbres Poêles de cuisine dite patente de Buck, poêles de salon à grille, Puel box Nursery Stov, et les compagnons d'Hyver, poêles de salles Air tight, à air tempéré, et richement ornés. Les poêles patentes de Buck et les poêles Air tight de Troy, sont adaptés également à brûler du bois, du charbon ou du coke, et seront vendus, à l'encan, pour un mois. Il ne faut que s'en servir pour en être satisfait. Les poêles de salons, Air tight, (de différents patrons et grandeurs) sont d'un fini parfait, d'une apparence chaste et belle, embellis par des ornements de bon goût et supérieurs en quantité et sous le rapport de la forme à tout ce qui a jamais été offert en ce genre sur le marché. Ces poêles de salons sont vraiment des meubles élégants et à bon marché et comme ils sont construits sur le principe des Air tight, ils sont expressément calculés pour donner beaucoup de chaleur avec peu de combustible. La quantité d'ouvrage en relief, augmente la surface rayonnante de manière à lui donner le double du pouvoir d'un poêle de même dimension construit sur l'ancien plan. Les cylindres pour brûler le charbon ou le coke, pour des passages, anti-chambres ou bureaux etc., sont simples de construction, joignant à la fois, l'économie, la beauté du travail, l'économie du charbon, et la durée; une visite est respectueusement sollicitée.

BARRETT & HAGAR, 109 rue St. Paul. 23 Octobre. SANGSUES. Les Sousignés viennent de recevoir 1000 BELLES SANGSUES DE LA PREMIERE QUALITE. A. SAVAGE, 16 octobre 1846.

FRED. CARLISLE, DOREUR,
166. Rue Notre-Dame. 166.
MONTREAL.

FABRICANT de Cadres de Miroirs et de gravures. monte et vernit les Cartes Géographiques, redore les vieux articles, nettoie et vernit les vieilles peintures etc, etc.
N. B. Toutes commandes seront reçues avec reconnaissance et exécutées avec célérité, — à des prix modérés.
29 juillet, 1846.

ECOLE DE MEDECINE.
CETTE Ecole recommencera ses Cours le premier LUNDI DE NOVEMBRE prochain, SAMEDI, le 18 du même mois. mises en concours les Chaires d'Instituteur de Médecine, de Jurisprudence Médicale et de Botanique. LUNDI le 30, il y aura aussi un concours pour l'élection d'un Second Démonstrateur d'Anatomie. Les Candidats doivent posséder les deux langues. Pour plus amples informations s'adresser au
DR. SUTHERLAND, Secrétaire.
29 septembre.

JARDIN BOTANIQUE DE GUILBAULT.
Rue Côté, derrière la banque de Montréal,
M. GUILBAULT, à l'honneur d'annoncer aux amateurs de Belles plantes qu'il vient d'arriver d'une excursion dans le sud et qu'il a rapporté avec lui une quantité de plantes les plus rares, et qui avec la collection qu'il possédait et ce qu'il reçoit en ce moment d'Europe, forme la collection la plus étendue qui en ait été offerte en Canada. Il invite les dames et messieurs de venir visiter, afin de juger de l'étendue de la collection. on peut voir à l'établissement des espèces de plantes qu'on ne voit plus dans les États, et même bien rare en Europe venant des Indes et du Cap-Bonne-Espérance parmi lesquelles il y a des plantes qui ont coûté plus de \$50 chaque. M. G. n'a rien épargné d'arriver en Canada une collection qui rivalise avec celle de nos voisins. Il espère que le public saura l'apprécier.
On ne paye rien pour voir.
13 oct.

AVIS.
DEPUIS SAMEDI, le 10 du courant, le Prince Albert part de Montréal le matin à 11 HEURES TROIS QUARTS, avec la Maille et les Passagers pour les États-Unis, au lieu de 9 heures comme d'habitude. Bureau du Chemin de Fer, Montréal, 13 octobre.

Vente de Terres a VARENNES.
SERONT VENDUES, à la porte de l'Eglise paroissiale de Varennes Mercredi le QUATRIEME jour de Novembre prochain, à dix heures du matin, une Terre de quatre arpents et deux perches environ de front sur quinze arpents de profondeur située dans l'île Ste. Thérèse, paroisse de Varennes: avec une maison, grange et étable dessus construits et aussi une portion de terre située dans la grande île de Varennes, dans le fleuve St. Sauré, de deux arpents de front en sus sur son profondeur qu'elle peut avoir, ces terres appartenant aux Demoiselles Ayel-dit-Malo.
THOMAS PEPIN, Procureur.
Boucherville 16 octobre.

A LOUER.
UNE MAISON en pierre à deux étages avec laguerment située dans le village de Nolet avec cave, hangar, écurie, jardin et autres dépendances. Cette place a été occupée depuis huit ans par M. Woodworth. Pour les conditions s'adresser au propriétaire sur les lieux.
LS. BEAUCHEMIN.
23 octobre.

LIBRAIRIE CANADIENNE.
LES sousignés ont l'honneur de rappeler à MM. les Censeurs, Commissaires d'Écoles et Instituteurs, qu'ils ont constamment en main tous les livres en usage dans les Ecoles, et que leurs éditions ne laissent rien à désirer, tant sous le rapport de la Rectitude, que sous celui de l'Impression. Savoir:
Alphabets doubles
Syllabaires des Frères
Grammaire des Frères
Do de L'Homme
Do de Boucher-Belleville
Do Anglais de Meilleur
Histoires Saintes, &c., des Frères
Exercices Orthographiques
Dictionnaire et Corrigé des Exercices
Géographie des Frères
Arithmétique des Frères
Do de Laj rey
Do Billaud
Do de Bouthillier
Devoirs du Chrétien, avec Traité de la Bienveillance et Civilité Chrétienne
Psaumes de David
Testaments
Instructions
Catechismes
Géométrie pratique des Frères
Manuscrits, &c., &c.
—Aussi—
Papier, Plumes, Exemples d'écriture, Encre, Ombles, &c., &c., le tout
A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS
E. R. FABRE & CIE.

AVENDRE ou à LOUER,
UNE BELLE TERRE toute en culture, située près du village St. Laurent, à 7 milles de distance de la ville de Montréal, contenant environ 60 arpents en superficie, bâte de maison, Grange et autres bâtimens. Pour les conditions s'adresser à M. Pierre Verdon, au dit village St. Laurent; à M. François Desautels, Montréal, ou au sousigné.
J. A. LABADIE, N. P.

BOULANGERIE A LOUER.
UNE MAISON d'un étage, avec une BOULANGERIE dans le rez-de-chaussée, coin des rues Ste. Catherine et St. Dominique. Possession le 1er octobre prochain. Prix modéré. S'adresser à
G. REINHARDT,
Au coin de la Grande rue St. Laurent, No. 113.
11 septembre.

TATTERSALL,
PAR
P. FOURNIER,
CHEVEAUX, VOITURES, HRNAIS, ETC.
DÉPÔT,
LA PORTE VOISINE DE LA STATION DE POLICE, DANS LES COURS DE L'HÔTEL DU PAVILLON, RUE SAINT-ROSAVENTURE.

Le sousigné a l'honneur d'informer ses amis et le public en général qu'il a ouvert un TATTERSALL pour la vente des CHEVEAUX, &c., et il espère recevoir un encouragement libéral de la part de ceux d'entre le public qui voudront bien le patroniser; ses charges seront modérées. Ses écuries peuvent contenir 21 chevaux et de bonnes remises pour voitures.
Il fera des ventes chaque MARDI et VENDREDI de la semaine à ONZE heures A. M.
P. FOURNIER, Encaveur et Courtier.
1er septembre.

Nouvelle Pharmacie.
Coin des Rues Notre-Dame et St. Denis.
DIRECTEMENT VIS-A-VIS L'HÔTEL DONEGANA.
LES sousignés venant d'ouvrir l'établissement, ci-dessus ont l'honneur d'informer les habitants de Montréal et des environs, qu'il sont maintenant prêts à leur offrir un assortiment étendu et général de
DROGUES, PREPARATIONS CHIMIQUES, MEDECINES PATENTÉES, PARFUMERIE, INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, &c., &c., &c.
D'une qualité à ne pas être surpassée par aucune maison de cette ville, ayant été choisis par le Dr. COTÉ lui-même avec le plus grand soin et aux prix les plus modérés.
Les sousignés ont aussi un assortiment étendu de boîtes de MEDECINES HOMÉOPATHIQUES, avec des ouvrages en expliquant l'usage par le Dr ROSENSTEIN praticien homéopathe, de Montréal.

AVIS.
Un grand nombre de célèbres
MACHINES ELECTRO-MAGNETIQUES de SHERWOOD.
Les médecins aussi bien que les marchands de Drogues en général voudront bien venir voir et juger par eux-mêmes: les sousignés étant déterminés à ne rien négliger, de leur part, pour satisfaire en toute manière ceux qui voudront bien les favoriser de leur patronage.
Le Dr. COTÉ a son bureau voisin de la Pharmacie où il sera constamment assis afin de recevoir les patients qui voudront bien le favoriser de leur pratique.
N. B.—Eau de Soda et Nectar de Gingembre, à la Fontaine.
Toute prescription sera remplie avec le plus grand soin et exactitude.
MARCELLIN COTÉ & CIE.
31 juillet 1846.

AVIS.
TOUS ceux qui ont des affaires à régler avec la succession de feu FION. P. D. DEMARTEL, sont priés de s'adresser à
ALEXANDRE KIERKOWSKI, à St. Marc Rivière Chamby, ou à LEWIS T. DRUMMOND, Montréal.
A l'engouine des Rues Craig et St. Joseph.
18 septembre.

P. R. LAFREYNE,
Avocat,
A TRANSPORTÉ SON BUREAU RUE STE. THÉRÈSE
Après des basses de M. Desbouts.
POBELLATTE,
FAYENCE ET VERRERIES.
H. B. SMITH & Co.
Rue St. Paul, 11 sept.

PHARMACIE CANADIENNE,
Coin des Rues St. Lambert et St. Jacques,
Maison de l'Hon. L. H. LaFontaine
(Vis-à-vis le Dr. Nelson.)
ON trouvera constamment à cette Établissement un assortiment général de
DROGUES, REMÈDES A PATENTES, PARFUMERIES INSTRUMENTS DE CHIRURGIE, &c., &c., &c.
Le tout des meilleures manufactures françaises et anglaises.
Les ordres de MM. les Médecins et Marchands de la campagne seront exécutés avec le plus grand soin.
Consultation à toutes les heures de la journée.
31 juillet. Eo. TRUDEL, M. D.

J. P. Leprohon, Avocat,
A ÉTABLIE SON BUREAU, RUE ST. VINCENT N. S.— Octobre.

A VENDRE
10 CAISSES d'ardoises pour les Ecoles
Petits Livres de vie
Dialogues et petits Dramas
Grammaire des frères
Exemples
Aussi— Une superbe guitare à clef
Attendue de jour en jour par le Lord Collenwood et le Leander.
Pierres à moulages lect., moulages Françaises, et autres articles.
LOUIS DELAGRAVE.
No. 60 Rue des Commissaires.
4 septembre.

Toile à Bluteaux, de Hollande
DE PREMIERE QUALITE.
A VENDRE par le sousigné, rue des Commissaires, No. 105, porte voisine du bureau de Chemin de Fer du St. Laurent et du Champlain.
L. DELAGRAVE.
28 août.
MR. LOUIS DELAGRAVE a transporté son Bureau sur la Rue des Commissaires, No. 60 à côté du Bureau du Rail-Road.
25 août 1846.

MARCHANDISES SECHES, HARDUS FAITES,
MAGASIN N° 177, RUE ST. PAUL.
Le sousigné reçoit maintenant un grand assortiment de Marchandises et de hardus faites telles que, PALETOTS d'hiver, FRACS, SURCOUTS, MANTEAUX, PANTALONS, GILETS, VESTES, etc., des meilleurs patrons, et une variété considérable d'effets d'automne et d'hiver dont il disposera à DIX POUR CENT meilleur marché qu'aucun autre établissement de cette ville.
Le sousigné ayant à son emploi des tailleurs habiles se chargera de la confection de toutes espèces d'habits et d'habillemens, dans le dernier goût. Il appelle l'attention des marchands du Haut-Canada et de la Campagne sur son fonds de marchandises. Il trouveront de grands avantages à visiter son établissement,
LOUIS FLAMONDON.
Montréal, 11 Sept.

LIGNE DE STEAMERS
entre Montréal et Québec.
JUSQU'À avis, ultérieur, le prix du Passage par les Steamers "MONTREAL", "QUEEN" et "LORD SYDENHAM" sera comme suit:
Passagers de chambre (les repas compris) 10s 0d.
Passagers d'avant 2s 6.
Le fret, suivant le Tarif.
(JOHN TORRANCE et Cie.
31 juillet 1846, Agts. M. et Q. Steam. Bt. Co.

MAGNIFIQUE PLAN GRAVÉ
DES
Opérations Navales et Militaires
DEVANT QUÉBEC,
ET DE
La mort de Wolfe,
Sous le Patronage distingué de Son Excellence le
Lieutenant Général le très-Honorable
COMTE DE CATHCARTH.

Avant l'interruption de la publication, le Sousigné avait été honoré du patronage le plus distingué dans le Royaume Uni—aussi de l'approbation unanime et de l'encouragement de toutes les villes incorporées de l'Amérique Britannique du Nord et la dernière approbation de son ouvrage lui a été récemment donnée par le vote unanime des Communes du Canada.
Les copies de cette gravure ont été jusqu'à aujourd'hui livrées aux Souscripteurs seulement, c'est pour eux que les copies qui restent à livrer sont destinées.
Août 1846.
ALFRED HAWKINS,
Mont Pleasant Québec.
On reçoit à ce Bureau les noms des Souscripteurs

Le certificat qui suit est présenté à M. Hawkins à Londres, par l'officier distingué dont il porte le nom —
D'après une commission parfaite des environs de Québec ayant résidé là pendant dix ans, la plus grande partie de ce temps sur les Pannes d'Abraham, et d'après une connaissance générale des opérations de 1759 telles que détaillées dans divers publications, et telles que décrites par des individus qui eurent une part à ces opérations, je crois pouvoir recommander le Plan de M. Alfred Hawkins comme méritant bien l'attention de ceux à qui il est dédié et le patronage du public anglais.
(Signé) JOHN HARVEY.

Etablissement a vendre.
MAISON, caves et glacière, cours, jardins, écuries, colombier et autres dépendances au village de la paroisse St. Benoît. Ensemble, ou séparément, plusieurs autres emplacements dans le même village, un verger et diverses prairies, terres et fermes dans la même paroisse. Titres incontestables.
Conditions faciles, une partie du prix exigée comptant le reste payable en neuf ou dix années.
S'adresser sur le lieu à M. Girouard.
St. Benoît, 11 août, 1846.

VOYAGE DE PLAISIR A VARENNES,
TOUS les DIMANCHES A UNE HEURE PRECISE.
Le Steamer ST. LOUIS commencera ses voyages réguliers à Varennes, Dimanche prochain le 7 du courant, et continuera pendant la saison, tous les Dimanches en partant de Montréal à 1 heure P. M., et revenant de bonne heure dans l'après-midi.
6 juin.

A VENDRE,
1000 BOISTES de VITRES d'Allemagne, 6 1/2 x 7 1/2, 7 1/2 x 8 1/2, et assortis jusqu'à 18x24.
100 Caisnes grandes vitres, 28x38 et autres mesures.
—Aussi—
Un assortiment de Peinture à l'huile sèche, de différentes couleurs.
JESSE JOSEPH,
Rue St. Sacrament, n. 6.
Montréal, 14 août.

ECOLE COMMERCIAL DE BONSECOURS.
L'ECOLE du soir à Bonsecours commencera le lundi le 2 de novembre prochain de 7 à 9 h. Montréal, 16 octobre, 1846.

LA MAISON HARKIN ET BADEAUX annonce au public l'arrivée d'un assortiment complet de Marchandises de fonds et de fantaisies, pour le commerce du printemps, et de l'été. On trouvera que le NOUVEAU FOND comprend ce qu'il y a de plus varié et de plus à la mode en fait de tissus.

IMPORTATION DU PRINTEMPS
HARKIN & BADEAUX,
No. 140 rue Notre-Dame
Vêtement de Dames etc. Les marchands de la Campagne sont invités à visiter la maison H. & B., il y trouveront tout ce qui peut convenir à leurs commerces. A des prix raisonnables.
Montréal, 12 juin 1846.

CHAPEAUX FASHIONABLES LONDRES.
LE Sousigné vient de recevoir par le Great Britain, Palmyra et Lady Steton, VINGT CAISSES de CHAPEAUX de CASTOR, et de Soie, comprenant toutes espèces de qualités, des modes les plus récentes et dans le dernier goût. Les Marchands du Haut-Canada trouveront un assortiment complet et seront servis avec la libéralité ordinaire.
ANDREW HAYES.
Maison de Chupellerie de Londres Etablie en 1837, une porte à droite de la Place d'Arms 141 rue Notre-Dame.
Montréal, 31 juillet, 1846.

MONTRES EN OR
RECEMMENT reçues de Londres et de Genève, quelques Montres en Or d'une qualité supérieure, aux emblèmes de la Feuille d'Érable en relief.
A vendre par
L. P. BOIVIN.
Marché-Neuf, 6 oct.

L. P. BOIVIN,
Orfèvre et Bijoutier.
Rue St. Paul No. 80.
VIENT de recevoir 2 caisses EAU DE COLOGNE, de J. M. FARINA, qu'il offre en gros et en détail, à des prix réduits.
9 octobre 1846.
LIBRAIRIE CANADIENNE
DE
JOHN THOMPSON,
[Ci-devant associé de M. J. B. ROLLAND.]
Rue St. Vincent, No. 19,
ANCIENNE DEMEURE.

Le Sousigné, très-reconnaissant de l'encouragement que ses nombreuses pratiques ont bien voulu lui accorder, à l'honneur de leur annoncer qu'il continue toujours sa LIBRAIRIE, IMPRIMERIE et RELIURE, et il ose se flatter par l'impression qu'il mettra à la service, l'exactitude et la ponctualité avec lesquelles il exécutera les ordres qui lui seront confiés, de continuer à mériter leur confiance et celles du public en général.
Aussi pour répondre à l'encouragement qu'il a reçu sur la vente des Livres à l'usage des ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES, il vient d'en réduire les prix comme suit:
Syllabaire des Ecoles Chrétienne, £ 2 6
Nouveau Traité des Devoirs du Chrétien 0 15 0
Grammaire des Frères 0 12 0
Exercice Orthographique mis en rapport avec la Grammaire 0 17 6
Arithmétique des Frères 0 13 6
Géographie avec la carte 0 16 0
Instruction 0 15 0
Alphabet Double 0 2 0
Petit Catechisme 0 2 0
Grammaire de L'Homme 0 6 0
Psaumes-David 0 11
Testament 0 16
" Anglais 0 14 0
Abrégé de l'Histoire Sainte, l'Histoire de France et de l'Histoire du Canada. 0 10 1
Montréal, 28 juillet 1846. 16-2m.

BANQUE D'ÉPARGNES
DE LA
CITÉ ET DISTRICT DE MONTRÉAL.
PATRON:
Mongr. l'Évêque Catholique de Montréal.
Bureau des Directeurs,
W. Workman, Président.
A. LaRoque, V. Président.
John E. Mills.
Jacob DeWitt.
Joseph Bourret,
P. Beaubien,
L. T. Drummond,
H. Judah.
Francis Hincks,
H. Mulholland,
L. H. Holton,
John Tully,
Damase Masson,
Joseph Grenier,
Nelson Davis.

JVIS est par le présent donné que jusqu'à avis contraire l'INTERET qui payera cette institution sera de CINQ POUR CENT sur les Dépôts de £50 et au-dessus, et de QUATRE POUR CENT sur les Dépôts au-dessus de cette somme.
On peut obtenir copies des Règles et Règlements, et autres informations, en s'adressant au Bureau de la Banque qui est ouvert TOUS LES JOURS, de DIX heures à TROIS, et dans les soirées des LUNDIS et de SIX à HUIT.
Par ordre du Bureau.
JNO. COLLINS,
Secrétaire.
Bureau de la Banque d'Épargne, de la Cité et District de Montréal, No. 46 Grande rue St. Jacques, porte voisine de l'Ottauwa Hôtel.
2 juin 1846.

IMPORTATION DU PRINTEMPS
Vêtement de Dames etc. Les marchands de la Campagne sont invités à visiter la maison H. & B., il y trouveront tout ce qui peut convenir à leurs commerces. A des prix raisonnables.
Montréal, 12 juin 1846.

CHAPEAUX FASHIONABLES LONDRES.
LE Sousigné vient de recevoir par le Great Britain, Palmyra et Lady Steton, VINGT CAISSES de CHAPEAUX de CASTOR, et de Soie, comprenant toutes espèces de qualités, des modes les plus récentes et dans le dernier goût. Les Marchands du Haut-Canada trouveront un assortiment complet et seront servis avec la libéralité ordinaire.
ANDREW HAYES.
Maison de Chupellerie de Londres Etablie en 1837, une porte à droite de la Place d'Arms 141 rue Notre-Dame.
Montréal, 31 juillet, 1846.

NOUVELLES MARCHANDISES.
BEAUDRY ET FRERE,
No. 127, RUE NOTRE-DAME.
(Vis-à-vis l'Eglise Anglaise.)
VIENNENT de recevoir par le Great Britain, V. J. bin, le Caladonia, l'Evononga et le Jans Camp, et attendent par d'autres vaisseaux sur le point d'arriver, un assortiment complet de marchandises d'automne, parmi lesquelles sont les articles suivants, savoir:
Châles de toutes descriptions
Cashmere et mouss. de laine du dernier goût
Soie caracaté et autres descriptions
Draps pilots et castors, différentes couleurs
Dressin et Cashmere
Draps fins pour Dames et Messieurs
Étoffes à veste, du dernier goût
Flanelles, Couverts et Plais.
Le tout à des prix très modérés.
18 septembre.

HOTEL DE MINERVE
A L'ASSOMPTION.
SES AMÉLIORATIONS.
OUTRE la beauté et les avantages de cette maison naissante, quoique déjà très connue M. JERRY a encore fait ajouter une aile qui donne toute espèce de commodités à cet édifice.
M. PIERRE PERRELLI déjà bien connu dans cette branche de commerce comme on a pu en juger lorsqu'il tenait l'Hotel de Varennes, vient de s'associer à M. CHARLES ARCHAMBAULT, Photographe actuel. Ces deux Messieurs se proposent de tenir cette maison sur le plus grand pied, en sorte que le voyageur y trouve toute chose confortable. Ces Messieurs se flattent aussi de la faveur publique.

LIGNE DE DILIGENCES
ENTRE LE VILLAGE D'INDUSTRIE ET LAVALTRIE.
LE Sousigné prévient ses amis et le public en général qu'il a établi une ligne de diligences entre le Village d'Industrie et Lavaltrie. Les voyageurs trouveront toujours ses voitures à Lavaltrie à l'arrivée des Steamers. Il procurera aussi des EXTRAS à ceux qui désireraient se rendre dans les paroisses environnantes. Les prix sont modérés.
JOSEPH DESCHAMPS.
Village d'Industrie, 4 Sept. 1846.

BUREAU A LOUER
DANS la rue St. Vincent au No. 15, Possession immédiate, s'adresser au BUREAU de la REVUE CANADIENNE.
Montréal, 9 octobre 1846

SOURCES DE ST. LEON.
LES SOURCES DE ST. LEON, situés à environ 1 mille de la Rivière-du-Loup, ont été loués pour quelques années, par le Sousigné, qui prend la liberté d'informer ses amis et le public qu'il réside sur les lieux, où il est prêt à recevoir les voyageurs et à expédier l'Es Minérale à ceux qui en demandent.
Les personnes suivantes qui ont été nommées Agents et auront constamment à vendre: à Montréal, chez M. HARKIN & BADEAUX; aux Trois-Rivières, chez M. LARUE & CIE; et à Québec, chez M. E. GINGRAS.
St. Léon, 13 mai. JOHN GRANT.

FAITES ATTENTION
TAPIS A L'HUILE. VENDRE au magasin Marché-François, par M. A. LAFLEUR, No. 101. Les tapis et revêtements de tapis, Châles, Paquets et autres, ainsi que pour tables, pianos, etc., et autres Toiles et Tissus Châles pour différents usages; Toiles, pour Chapeaux, Gants et Manchettes, etc.

STANISLAS DRAPEAU, chef d'Atelier.
IMPRIMERIE DE LA REVUE CANADIENNE